

Nous avons besoin
de votre soutien pour
poursuivre notre projet
de découverte et de
publication de jeunes
auteurs. Abonnez-vous!
Rejoignez-nous... page 64.

Offert

Retrouvez à la fin
de cette revue,
un ex-libris de
Sophie Guerrive

Une pause et un nouveau départ...

64_page s'est offert une pause de six mois. Nous avons reporté la parution du #11 de juin à décembre, le temps de faire un bilan de trois années d'existence et de dix parutions. Le temps de redéfinir notre ligne éditoriale, de resserrer l'équipe autour de notre objectif fondateur: offrir une opportunité d'être édité à des jeunes dessinateurs, les talents de demain. Leur offrir le premier pas dans le monde de l'édition.

Parmi les auteurs que nous soutenons, **Remedium**, a publié son premier album en septembre. D'autres affinent leurs plumes et sont proches d'une première publication. **64_page** démontre, ainsi, son utilité et sa pertinence.



Entre les écoles et les éditeurs réputés, il y a un chemin que chacun doit parcourir souvent seul et livré à lui-même face à une société qui exige le talent sans lui offrir le temps nécessaire pour mûrir.

Pour poursuivre son rôle et offrir une chance à ces jeunes auteur(e)s, **64_page** lance un financement participatif avec **Sandawe**.

Soutenir notre projet vous permettra également d'obtenir des ex-libris d'auteurs renommés, signés et numérotés. Auteurs qui, eux aussi, soutiennent **64_page**.

Découvrez ces cadeaux sur <https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-pages>.

< Les contes noirs du chien de la casse

© Remedium - Éditions des ronds dans l'O - 15 €



64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.

 **Envie d'être publié(e)
dans 64_page?**

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes. 64page.revuebd@gmail.com
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Yslaire/iSlair/Hislair/Sylair en quelques lettres



À comme âme ou @nonymous

L'âme est une obsession romantique. Elle revient dans beaucoup de mes scénarios, souvent sous forme de question. C'est l'idée de la suprématie de l'esprit sur le corps. L'âme est liée à la mort, et supposée éternelle.

B comme Bernard ou Bruxelles

Je suis né au cœur de Bruxelles, j'ai habité une dizaine de communes. Depuis mes nombreux voyages, j'ai pris conscience de sa richesse et de sa modernité comme carrefour de la multiculturalité. Bruxelles a cette double casquette, cette dualité et même si je ne parle pas le néerlandais, j'ai l'impression d'être plus flamand que francophone. J'aime son côté « zinneke », bâtard. Et la BD c'est zinneke par essence, de la littérature sans en être, mais pas vraiment de l'illustration, l'alliance des contraires, « half

en half ». Comme l'archange saint-Michel et le Manneken-pis, l'archange qui terrasse le dragon et le gamin qui fait pipi. J'aime Bruxelles pour ce chaos, cette contradiction, cette schizophrénie qui se retrouve dans tous les quartiers.

D comme destin ou découpage

C'est amusant cette association, car le découpage doit donner une impression de fatalité. En tout cas, je la recherche, même si cela peut sembler vain ou illusoire. Je crois toujours qu'il n'y a qu'une bonne manière de raconter. Tant que je n'ai pas trouvé cet angle d'attaque unique, je ne crois pas à mon histoire et je reste frustré. Le moment où ça devient limpide à mes yeux, ça donne l'impression d'être une destinée. L'histoire se lit alors comme une fatalité. Du début à la fin, on ne peut plus rien enlever, c'est ce qui fait pour moi une bonne histoire. L'idéal de la forme qui rejoint le fond.



© Yslaire - Glénat

© Yslaire - Glénat



H comme Hislair

Le H est une lettre maudite. D'abord parce qu'on ne la prononce pas. Hislair peut donc s'écrire avec ou sans. Je ne veux pas me retrouver dans le dictionnaire entre Hergé et Hitler. J'ai tout fait pour me débarrasser du H et j'y suis arrivé.

I comme intuition

C'est la seule chose qui compte, la seule qui reste. Avec les années, les modes, les belles théories s'envolent. Les intuitions nous aident à faire des choix, elles nous dirigent et nous permettent de faire la différence entre promesse et avenir.

J comme je

Le je ? Je croyais que tu disais le jeu. Or, je suis peu joueur. Et c'est peut-être ce qui me manque... Ceci dit, avec l'âge, j'apprécie de plus en plus le jeu de la comédie humaine... Dans mon dernier album, j'ai eu envie de créer un petit démon plutôt qu'un petit ange romantique blessé. Une forme de contre-pied. Du coup, j'ai joué avec les codes et j'adore ce personnage, il est devenu mon personnage préféré, très humain.

O.G. Le petit démon s'appelle Judith Juin. Tiens, tiens, deux J, il n'y a pas de hasard !

L comme ligne, ligne sombre en l'occurrence

Ah oui ! Dans la BD en Belgique, nous sommes tous descendants d'Hergé, c'est comme une malédiction. Hergé a imposé sa ligne. Cette ligne a quelque chose de tranchant, de définitif, de tyrannique, et je me suis longtemps battu contre sa « clarté » qui me semblait dénuée d'âme et de sensualité. Parce que mes crayonnés, c'est dix mille traits, un brouillard charbonneux. Et choisir le « bon » trait au moment de l'encre, devenait une souffrance de renoncer à tous les possibles, de m'assécher par un trait neutre, raboté et définitif. C'est l'inverse de l'ego, l'inverse de l'émotion, l'inverse de l'âme.

M comme malédiction

(De façon incroyable, l'enregistreur s'arrête. La conversation n'est pas enregistrée, comme si la malédiction des Sambre était complice de l'interview. Avec le dessert, je coupe l'enregistreur et je le remets en route à la lettre N sans m'apercevoir que le M. n'y est pas.)



© Yslaire - Glénat

N comme non

Court et bref. Le premier mot prononcé par un bébé. Preuve s'il en est que l'espèce humaine est rebelle par nature. À qui ? À maman, papa, qui à cet âge sont comme Dieu. À mon avis, l'homme est prométhéen par essence. Et c'est même ma définition de l'Art. Rébellion contre la vérité.

O comme Othello

Vachement important, surtout à 8 ans. c'est la première pièce de Shakespeare que j'ai vue au théâtre, et qui m'a bouleversé. Le premier héros négatif sur le thème de la jalousie, et tellement noir, où l'amour est une souffrance. J'étais fasciné même si je ne comprenais pas tout. C'était une réponse à toute ma première enfance catholique où de bons pères nous lisaient des passages sanglants de l'Ancien Testament à la sieste, qui se confondaient dans mon esprit avec le cauchemar de la Seconde Guerre mondiale. Shakespaere a été pour moi l'introduction au romantisme. Et sera déterminant sur mon travail dans la bande dessinée.

P comme papillon ou poésie

Je ne vois pas de poésie dans « papillon ». C'est un élément plutôt symbolique dans Sambre VII, et déjà présent dans le ciel au-dessus de Bruxelles. C'est l'image de l'éphémère, de la légèreté, du souvenir des ancêtres, et en même temps, de l'éternité par l'idée de la transformation, la chrysalide, ou de la mort et de la résurrection. C'est une très belle métaphore de l'amour car certains papillons de nuit ne vivent que pour se reproduire. Ils ne mangent pas, ils naissent juste pour aimer, se reproduire, et mourir. Ça colle parfaitement à Sambre et à la thématique du romantisme, mais aussi d'anges, d'ailes, d'esprits des ancêtres.

Q comme quête ou question, remise en question

Quête égale question, c'est évident. La réponse est dans ta question Olivier ! Il y a deux types d'artistes, ceux qui cherchent et ceux qui trouvent, je fais partie de ceux qui cherchent. Jean-Marie Brouyère, scénariste avec qui j'ai travaillé au début de ma carrière, a dit une phrase étonnante : « C'est dans l'ignorance de la direction à prendre qu'on fait tout

le chemin ». On ne sait pas où l'on va, mais en même temps, sans le savoir, on y va. Jean-Marie avait 28 ans et moi, 14. C'était les années 1970 et il était mon premier mentor : les hippies, la Beat generation, une volonté d'aller chercher ce qui n'a pas d'explication.

R comme romantisme, rouge, révolution

Le romantisme allemand m'a beaucoup plus parlé que le romantisme français, même si les

lettres de Hugo sont magnifiques. Globalement, les Français l'interprètent comme fleur bleue. La dimension germanique (ou anglo-saxonne) me plaît beaucoup plus. Il y a le nord de l'Europe et le sud. Cyrano, c'est le sud, latin, accessible, c'est du verbe, du panache ça fait pleurer les foules, mais ça n'a pas toujours cette dimension profonde parfois incompréhensible, cette force expressive qu'on retrouve dans Hamlet, ou cette forme de cri de la peinture allemande, de vide métaphysique. J'aime cette douleur et cette crudité qui veut incarner le spirituel. La révolution, c'est toujours des

© Yslaire - Glénat





crédible pour voir à quoi il ressemble. À l'aide de photos, de dessins, de fausses publicités et vrais articles de vrais journalistes de Libération et du Soir, d'interviews d'hommes politiques, de comédiens et de romans-photos et de BD. Bref le rêve des années hippies, multimédia comme un opéra rock... mais avec des budgets de production élevés pour la BD. Mais je vais y revenir un jour. Ce n'est pas facile, mais je n'abandonne pas.

V comme Violette

Mon personnage préféré. Peut-être le personnage féminin dont je suis le plus fier. Il a quelque chose d'une certaine perfection. J'ai eu tellement de difficulté à le dessiner. *O.G. En pensant à Violette, j'ai l'image d'un équilibriste qui marche sur un fil... un petit trait à gauche ou à droite, et on peut tomber. Il n'y a pas une image qui y ressemble ?*

Oui, tout à fait ! C'est la plus belle case que j'ai dessinée dans Bidouille et Violette ! C'est l'essence même du personnage féminin asexué, distrait, décalé, vis-à-vis de la réalité en dehors de tous les clichés. Féministe, donc.

W comme winner ou Waterloo

Ce n'est pas vraiment un hasard si j'habite Waterloo. Quand j'étais petit, j'avais une fascination pour Napoléon, et quand je voyais les images du film d'Abel Gance, je pensais que



morts, mais qui ont peut-être plus rêvé d'un meilleur monde que ceux d'une guerre. Avec les années, je deviens Créon dans Antigone. J'essaye de ne pas oublier Antigone en moi. Sambre, c'est Antigone.

S comme signature

Je l'ai passée sans m'en rendre compte, mais on sait que c'est une question de lettre.

O.G. Même si la lettre change, c'est le dessin qui est la vraie signature.

Je suis passé de Bidouille à Sambre, et à XX^e ciel. J'ai changé de style à chaque projet. Changer de dessin, c'est changer d'orthographe.

U comme Uropa

C'est le nom de l'Europe en 2032. J'ai voulu imaginer avec Laurence ce qui pourrait se passer dans vingt ans. Qu'est-ce qui fait encore rêver aujourd'hui, sinon le futur ? Cela a pris la forme d'un magazine de news sur iPad, entre réalité et fiction, qui tente d'interroger un avenir



c'était les images de la vraie bataille. Combien de cadavres se trouvent sous la ville ? Et le début des Misérables, c'est Waterloo. Ce qui rejoint Sambre.

X comme XX^e ciel

Quelle belle aventure, c'est ma fierté, j'ai dû me battre pour qu'elle existe. Encore aujourd'hui incomprise, elle a quelque chose de maudit, en même temps c'est constamment réédité. Je pense en avoir fait mon Major Fatal, je voulais quelque chose d'expérimental, mais ma référence c'était Beyrouth, le côté cassé, des fragments qui s'assemblent et qui ont du sens... ça se rapproche de la poésie, de William Burroughs... C'est cet esprit-là qui a fondé internet, la fragmentation pour échapper à l'armée et diffuser des informations. Un rêve qui a bien fonctionné.

Y comme Yslaire ou yeux ou Yann

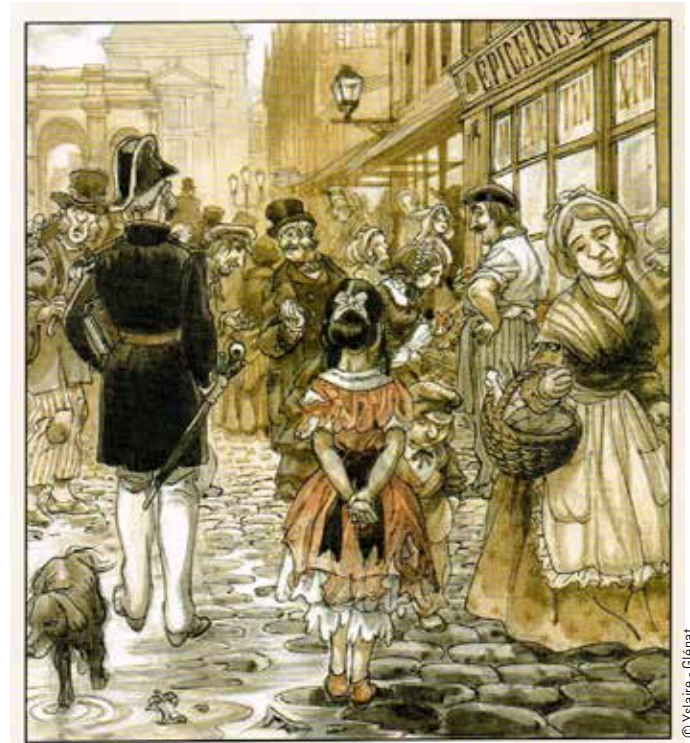
C'est une lettre importante. C'est l'occasion de dire à Yann que je lui suis vachement reconnaissant, c'est un peu comme les groupes de rock, nous n'étions pas prêts au succès. À l'époque on passait de Spirou à Glénat pour réinventer quelque chose, pour provoquer, et le succès a été violent. Il y a eu une forme de folie autour du premier tome. J'ai toujours regretté ce clash. Il y avait pourtant une espèce de fusion qui se concrétisait par le changement de signature. Et inconsciemment, alors que Yann changeait de signature juste pour faire la différence avec Les Innommables : Balac commence par B, la lettre pour Bernard, et le Y de Yslaire correspondait celui de Yann.

O.G. D'où Yslaire de A à Z, et donc voici le Z.

Z comme Maîtrise de A à Z

J'ai passé mon temps à rêver dans les dictionnaires, mais en ouvrant le livre au milieu. Je ne peux pas commencer par le début d'une histoire. De A à Z, pour moi c'est impossible. Cet ordre, c'est une idée de la vie et de la mort qui me terrifie. Quand j'écris, je ne commence pas par le début. Quand je dessine non plus. Je mélange tout.

O.G. Et c'est le propre de cet interview, on peut la commencer n'importe où.



[Retrouvez l'intégrale de cette interview sur www.64page.com]

Le monde de PHILO'SOPHIE GUERRIVE

Sophie a la petite trentaine, et un regard tranquille sur sa première exposition au festival d'Angoulême. Sur le programme, son nom côtoie pourtant celui de Mézières, Eisner ou Hermann. Mais à l'image de son ours Tulipe, elle observe son début de carrière avec philosophie, car elle sait que le chemin a été long. Fêrue d'Histoire, biberonnée aux strips américains, elle ne connaissait alors pas l'ours Barnabé de Philippe Coudray ni l'ours Björn de Delphine Perret. Car Sophie Guerrive construit son propre monde, lentement mais sûrement : un monde qui conjugue savamment humour absurde, Moyen Âge et satire sociale. Il est certain que Sophie a su tirer "Honneur et profit" (titre de son exposition au FIBD) de ses années angoumoises.

64_page. *Sophie, peux-tu expliquer ce que signifie être auteur en résidence à Angoulême ?*

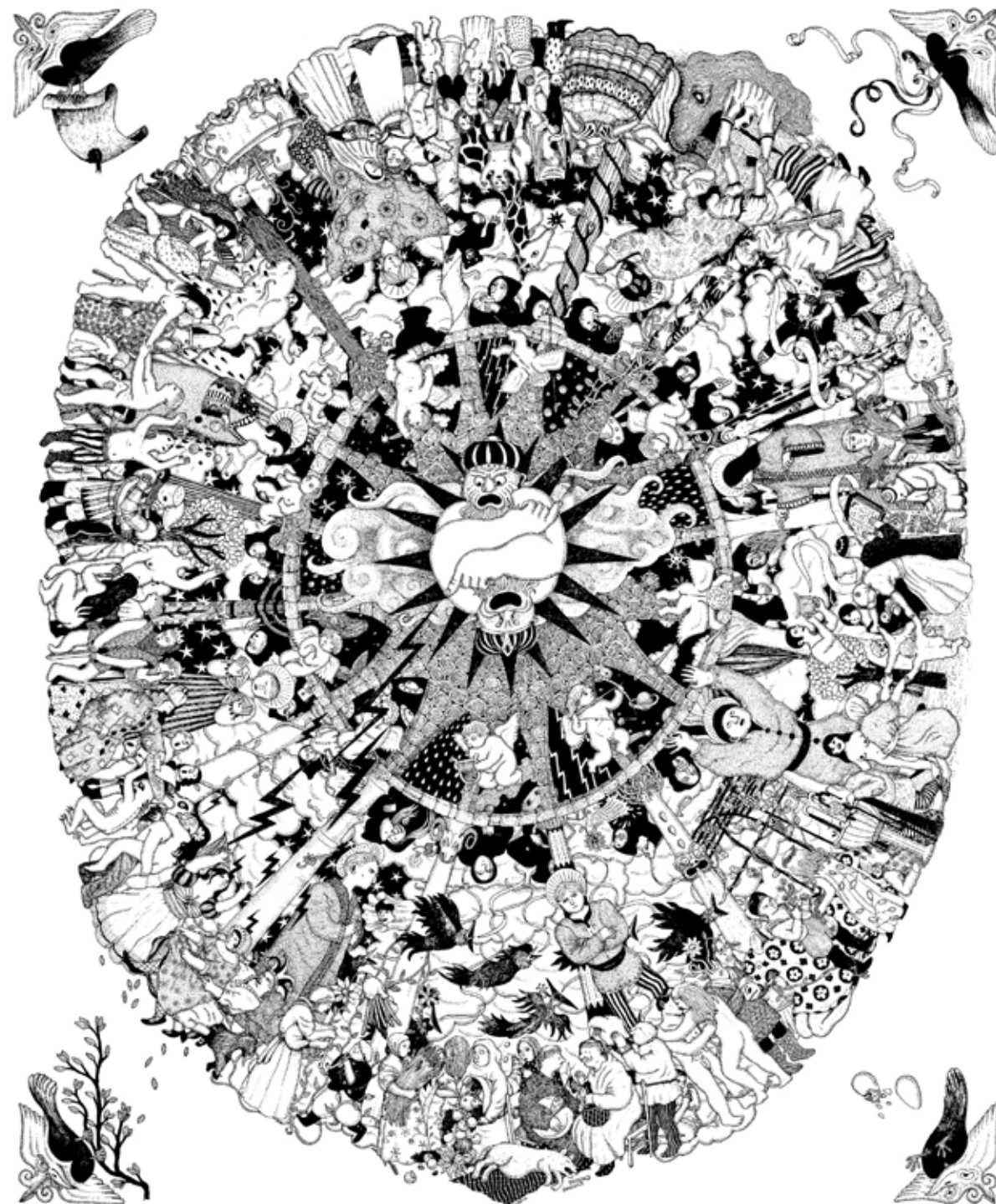
Sophie Guerrive. En fait, on fait un dossier, on peut demander jusqu'à un an, voire deux ans, et c'est renouvelable jusqu'à quatre ans maximum. Il y a des gens qui peuvent rester comme moi assez longtemps, parce que ça fait déjà plus de trois ans que je suis là, j'approche des quatre ans. Et il y a des gens qui viennent pour un mois, trois mois, c'est vraiment variable selon les besoins. Donc, on propose un projet, on justifie pourquoi on a besoin d'un atelier, éventuellement d'un logement quand on vient de loin. Il y a deux ou

trois commissions par an. Si on est accepté, on peut avoir un logement comme moi, mais on ne peut pas l'avoir plus d'un an. Après, j'ai renouvelé et j'ai gardé mon atelier. La résidence, c'est simplement avoir de l'espace, rencontrer des gens de tous les pays, de toutes les générations. C'est chouette ! Il y a beaucoup de résidences mais celle-ci est une des seules où on peut rester longtemps et en plus il y a beaucoup de monde, on est en général au moins une vingtaine, donc ça permet vraiment de faire des rencontres.

64_p. *La qualité de l'exposition des auteurs en résidence est impressionnante, et il y en a de tous les pays, l'Italie, la Corée... Mais vous n'avez pas de cours ou de professeurs ?*

S.G. Non, non, ce n'est pas du tout une école. C'est juste permettre aux gens d'avoir du temps, de l'espace. Il y a des situations très variées, ça peut être des gens qui ont un boulot, une famille, et qui n'ont pas le temps dans la vie quotidienne, ils ont besoin de se

la résidence, c'est
simplement avoir de l'espace,
rencontrer des gens
de tous les pays



dégager du temps pour finir un projet. Ça peut être aussi des gens qui, au contraire, ne savent pas trop quoi faire après leurs études. Ça peut être des jeunes ou des gens qui ont une grande carrière derrière eux.

64_p. De quoi vivent les auteurs pendant leur résidence ?

S.G. À la Maison des Auteurs, nous ne touchons pas d'argent, à quelques exceptions près : le CNL accorde chaque mois une bourse correspondant à un petit salaire à qui fait une demande de résidence spéciale de six mois (en échange d'ateliers, animations à réaliser dans la région), la SAIF [N.D.L.R. : Société des Auteurs des arts visuels et de l'Image Fixe] accorde une bourse de 5000 euros chaque année à un résident qui en fait la demande, sur présentation d'un projet (j'ai eu celle de 2016), et il y a aussi un accord avec l'Espagne qui accorde chaque année une bourse à un auteur

espagnol pour qu'il vienne ici. En dehors de ces exceptions assez rares, les résidents se débrouillent. Certains ont un travail à côté ou des jobs ponctuels qu'on fait souvent quand on est auteur de BD : interventions, cours, illustrations de commande, etc. Beaucoup sont au RSA [N.D.L.R. : Revenu de Solidarité Active]. Il y a aussi les gens qui ont un boulot salarié qu'ils interrompent le temps de la résidence ou même des gens qui ont une

**un travail à côté
ou des jobs ponctuels,
comme beaucoup
d'auteurs de bandes
dessinées**



© Sophie Guerrive

fortune personnelle. Tous les cas de figure existent.

64_p. Ton Capitaine Mulet – satirique, d'une absurdité à se taper la tête au plafond, médiéval, aventureux, anticlérical... bref, un ovni – d'où sort-il ?

S.G. C'est une très longue histoire. C'est tellement bizarre comme histoire que ça n'a pas plu tout de suite, j'ai mis très longtemps à trouver un éditeur. J'avais commencé à faire un petit scénario pour un ami, quand j'étais encore étudiante, on voulait faire une petite BD pour une revue et donc j'ai écrit trois pages pour qu'il fasse les dessins, mais il a jamais eu le temps ni l'envie de les faire. Moi, ça m'avait plu d'écrire ces trois pages, j'écrivais déjà depuis longtemps, un petit peu, comme ça, à côté du dessin. Puis j'ai développé l'histoire, j'étais partie pour faire un bouquin entier, en texte, et ça m'a tellement plu comme univers que j'ai continué, je lisais plein de livres d'Histoire, j'étais à fond dans cette période, et j'ai écrit trois tomes : ça faisait 500 pages de texte ! Ça a failli être publié sous cette forme, j'avais trouvé un éditeur mais il a changé d'avis, ça a été très long, très compliqué. Après ça, il a failli être publié sous forme d'histoire illustrée, j'ai fait plein d'illustrations mais pour rien parce que l'éditeur a changé d'avis à nouveau. Ce n'était pas facile du tout de placer ce truc bizarre. Comme ça s'est étalé sur plusieurs

**je me suis beaucoup
inspirée des enluminures
de l'époque médiévale**

années, j'ai ajouté des épisodes, j'en ai enlevé, et j'avais finalement ce truc dont je savais plus quoi faire, et je me suis dit que j'allais essayer de faire une résidence pour le transformer en BD. C'est ainsi que je suis venue ici et en un peu moins d'un an, j'ai transformé le texte en BD... que j'ai un peu écrémé, quand même !



© Sophie Guerrive

64_p. Le dessin est faussement naïf : cela fait dessin d'enfant et en même temps c'est travaillé. Et par moments, on a l'impression de se trouver devant des gravures.

S.G. Je me suis beaucoup inspirée des gravures, des enluminures, de tous les dessins de l'époque médiévale, de la composition, des perspectives... Mais c'est vrai que j'ai commencé la BD en dessinant des strips avec des personnages un peu mignons, ça ressort un peu. Ça fait gravures avec des personnages de comics un peu ronds. Ce qui m'a donné envie de faire de la BD, c'étaient des strips comme les Peanuts, j'adorais aussi Don Rosa car il a ce rapport à l'Histoire. Il y a un petit mélange d'influences ! J'ai voulu mélanger mes strips et mes dessins un peu plus fouillés.



© Sophie Guerrive

si j'avais su quoi faire
dès le début...
je l'aurais fait tout de suite

64_p. L'absurde, c'est ta forme d'humour habituelle ?

S.G. Oui, je pense. J'ai lu pas mal de trucs d'époque et je trouve qu'il y a un esprit un peu comme ça dans les productions médiévales, du sarcasme, un humour un peu particulier dans les textes. J'ai lu des récits de voyages, celui de Marco Polo étant le plus connu, mais il y en a eu plein après lui jusque dans les années 1500 et il y en avait qui étaient très drôles. Au fur et à mesure que je les lisais, je faisais des ajouts à ma propre histoire.

64_p. Tu as un rapport à la nature fort, autant avec la mer dans *Capitaine Mulet* qu'avec les arbres, la campagne et les animaux dans *Tulipe*.

S.G. Oui, c'est une espèce de théâtre. Comme dans *Crépin et Janvier*. C'est un album qui est passé assez inaperçu : c'est une espèce de couple qui pouvait ressembler un peu à Capitaine et Bienvenu (les héros de *Capitaine Mulet*). À la fin, ils se retrouvent tous à poil dans la jungle. On a souvent un voyage puis le retour à la nature où les personnages finissent toujours plus ou moins à poil, sans qu'il n'y ait rien de sexuel. Ce n'est pas volontaire, mais ça revient souvent !

64_p. Et si on te propose un jour de faire un album pour les enfants ?

S.G. J'en ai fait un qui va sortir dans deux mois, *Moustique*, il va d'abord sortir au Québec. C'est un peu le principe de *Où est Charlie ?* avec un dinosaure dans un avion qui part à la recherche de différents animaux qui se sont perdus. Dans chaque page il faut trouver le dinosaure et l'animal perdu. C'est le premier album jeunesse que je fais, j'en ferai peut-être d'autres plus tard car avec le bouche-à-oreille sur les salons et festivals, je commence à recevoir des propositions.

64_p. As-tu des conseils pour les jeunes qui se lancent ?

S.G. Ce n'est pas facile, c'est très long. Si j'avais su quoi faire dès le début... je l'aurais fait tout de suite ! La résidence, c'est bien, mais il ne faut y aller qu'au moment où on sent qu'on en a besoin. J'ai vu des gens très jeunes, qui venaient tout de suite en sortant des études, et qui n'arrivaient pas du tout à s'adapter, à se mêler aux autres, à travailler correctement en atelier, donc je ne suis pas sûre qu'il faut se forcer à aller en résidence... je pense que c'est plutôt la démarche inverse, c'est quand on a déjà un projet en cours qu'à ce moment-là ça se passe bien.



Bibliographie

Tulipe, éditions 2024, 2016.

Capitaine Mulet, éditions 2024, 2016.

Médiévales, éditions Ion, 2012.

Marines, éditions Ion, 2011.

Crépin et Janvier, éditions Delcourt, 2010.

Chef Magik 1&2, éditions Warum, 2008 & 2009.

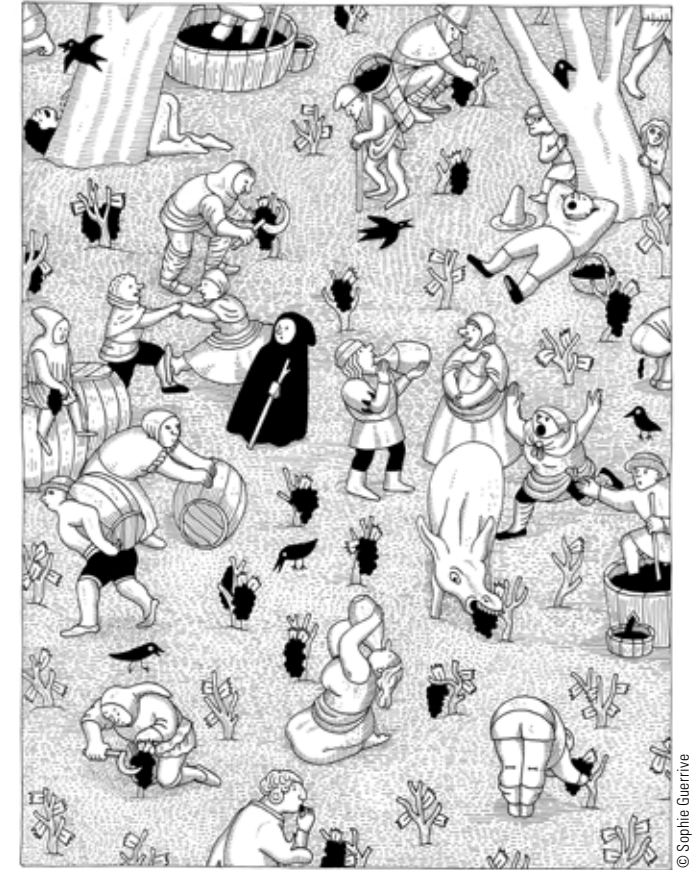
Girafes, éditions Warum, 2007.

À paraître

Moustique, éditions Comme des Géants, Québec, 2017.

Le rouleau de la guerre, éditions Ion, 2017.

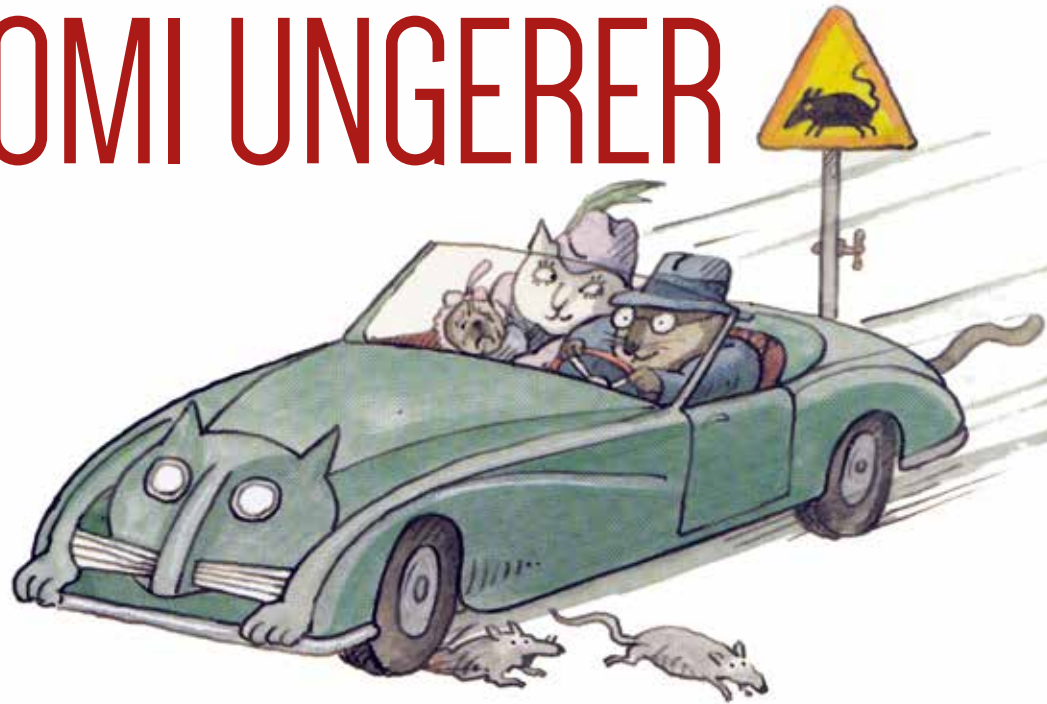
<http://sophieguerrive.tumblr.com>



© Sophie Guerrive



TOMI UNGERER



© Tomi Ungerer

la solitude et la subversion

Tout commence par une découverte fortuite. Comme tous, j'avais dans la tête des fragments de lectures remontant à ma prime enfance, des parcelles d'histoires éparses qui avaient marqué au fer rouge ma mémoire encore fragile. Jeune adulte, j'ignorais qui avait pu ainsi imprimer dans mon esprit des images si fortes qu'elles faisaient partie de mon expérience de vie. Jusqu'à ce que je devienne enseignant et que, à la recherche de livres pour mes élèves, les rayons des bibliothèques jeunesse ne viennent rassembler les pièces d'un puzzle si longtemps déconstruit.

Je redécouvris ainsi des récits marquants, ceux d'Arnold Lobel ou de Maurice Sendak. Mais un seul auteur avait réussi le tour de force de laisser son empreinte dans mon esprit à chacun de ses livres : Tomi Ungerer. Et, chose étonnante, je n'étais pas le seul, loin de là, à garder les mêmes souvenirs prégnants de l'auteur alsacien. Qu'est-ce qui pouvait à ce point marquer les enfants dans son œuvre ? Quand Tomi Ungerer se lance dans les récits pour la jeunesse, il le fait avec sérieux et fougue. Alors que beaucoup d'auteurs ré-

servent leurs efforts à des créations qu'ils estiment plus nobles (longtemps, Hergé lui-même valorisa davantage ses travaux publicitaires que ses bandes dessinées), Ungerer déploie la même énergie quel que soit son public. Pas question pour lui de prendre les enfants pour de « petits imbéciles » ou de tomber dans ce déni de réalité conduisant nombre d'auteurs à pondre des récits angéliques. Chez Ungerer, le monde est dangereux, injuste, sale. En un mot, il est vrai.

Dans son œuvre phare, *Les Trois Brigands*, publiée en 1963, l'auteur fait ainsi d'une inquiétante trinité les héros d'une histoire sombre, seulement éclairée par la lune, l'or dérobé et... Tiffany, une orpheline les émouvant tant qu'elle change leur destin. Grâce à elle, les sinistres voleurs deviennent des mécènes, accueillant les enfants abandonnés de la région dans un vaste château. Ceux-ci, tous vêtus de rouge, rappellent l'hôpital des Enfants Rouges, ouvert au cœur de Paris en 1535 pour recevoir les orphelins.

Ce thème du deuil et de la séparation est une constante chez Ungerer. Il faut dire que l'auteur est un enfant de la guerre et du malheur. Né en 1931, à Strasbourg, il devient orphelin de père à 3 ans. Dans *Le Géant de Zéralda*, publié en 1970, il évoque subtilement, au détour d'une image, le décès de la mère de l'héroïne, qui s'occupe en outre de son père souffrant. En 1974, Ungerer revisite dans un album un conte d'Andersen et *L'Historiette* d'Ambrose Bierce en racontant l'histoire d'Allumette qui « n'avait ni parents, ni maison » et « cherchait sa nourriture dans les poubelles ».

Mais la vie peut être tout aussi rude pour les enfants qui vivent avec leurs deux parents : les tensions intrafamiliales trouvent une place de choix chez Ungerer, qui décrit par exemple les rébellions infantiles d'un voyou en culottes courtes dans *Pas de baiser pour Maman*. Dans ce roman illustré, datant de 1973, Jo, un chaton rétif aux câlins et à la propreté, fait tout pour s'affranchir des règles, au risque d'être corrigé par son père. Et c'est sans doute là l'un des coups de génie d'Ungerer : non content de montrer des méchants devenant bons, il représente aussi l'enfant dans toute sa vérité. Jo est un petit caïd, irrespectueux et bagarreur, dont les errements le conduisent même à être sérieusement blessé.

Pour ces raisons, le livre est blâmé à sa sortie par certains parents... mais plébiscité par les enfants qui y trouvent un personnage qui leur correspond, imparfait et contradictoire. Loin des héros mièvres à la moralité exemplaire qui les complexeraient presque, les personnages d'Ungerer leur ressemblent. Ce sont de vrais enfants, avec leurs qualités et leurs tares, mais

qu'est-ce qui pouvait
à ce point marquer les enfants
dans son œuvre ?

aussi leur mal-être et leurs questionnements sur le monde.

Si Ungerer est tellement en phase avec son lectorat, ce n'est pas un hasard. Après l'annexion de l'Alsace par les nazis, le jeune garçon doit comme ses camarades apprendre que ses « ancêtres étaient les Germains » et que « Léonard de Vinci était d'origine allemande ». Il se voit obligé de parler allemand et observe de son œil innocent les affres de la collabora-



© Tomi Ungerer

tion, avant que la Libération ne vienne mettre un terme à la mascarade. Mais une obligation chasse l'autre : s'il peut de nouveau parler français, l'alsacien, patois auquel il est attaché, lui reste interdit dans une école où il est brimé par certains professeurs. De là lui vient cette irrépressible envie de renvoyer dos à dos tous les dogmes et toutes les atrocités, qu'ils soient étatiques ou qu'ils émanent d'un quelconque trouffion se sentant galvanisé par l'infime portion de pouvoir qui lui a été confiée.

Se plonger dans l'œuvre d'Ungerer, c'est ressentir le malaise d'être rejeté, en décalage dans un monde qu'on a du mal à saisir et qui ne nous comprend pas. Dans *Jean de la Lune*, Ungerer raconte l'histoire du seul habitant du satellite de la Terre, dont le rêve est de pouvoir « rien qu'une fois, [s']amuser avec » les Terriens. Mais son voyage n'est qu'une suite de déconvenues : rejeté tant par les représentants du pouvoir que par le peuple, il ne trouve un peu de bonheur que « parmi les fleurs et les oiseaux ». Jean, n'ayant « pas été, en somme, bien reçu par les hommes de la Terre », regagne bien vite la Lune.

Comme Jo ou Allumette, Jean est un inadapté : il n'est pas à sa place dans un monde qui, sous son vernis de valeurs bourgeoises, se construit sur le rejet de la différence. Idem pour le chien Flix, héros du récit éponyme de 1997, fils d'un

couple de chats, « monstruosité génétique », isolé et moqué par les autres félins. Dans cette histoire, les chats vivent avec les chats et les chiens avec les chiens dans deux villes distinctes et tout le monde s'en contente. Il faudra que Flix accomplisse le double exploit de sauver de la noyade un chat et de l'incendie une chienne pour être accepté et que son aura nouvelle lui permette de réunir les deux villes. Des conditions désespérantes, qui expliquent que, dans d'autres projets, Ungerer invite les enfants à assumer leur différence. Ainsi, le Nuage bleu, du livre éponyme, ne « suit jamais les troupes de nuages », allant « au gré de ses envies ». Il faut dire que l'ado Tomi était lui-même vu par son proviseur comme un « élève d'une originalité voulue perverse et subversive ».

tous ces ingrédients, d'une maturité rare dans les livres pour la jeunesse

Cette porte ouverte par Ungerer a quelque chose de rassurant pour le lecteur, tant le monde qu'il expose à sa vue est malsain et tristement réel. Dans *Le Géant de Zéralda*, Ungerer illustre le concept ancestral de l'ogre, d'ordinaire abstrait : dès la première case, celui-ci est représenté avec un schlass sanguinolent devant une cage d'où dépassent deux petites mains. Dans la double page suivante, pendant que des enfants se terrent dans des caves, le géant vient de vider un berceau de son bébé pour l'ajouter à son sac déjà bien rempli. Ces enfants-là ne s'en sortiront pas et, sans vraiment qu'ils ne se posent la question, les lecteurs le ressentent.

Dans ce monde contaminé par la haine de l'autre, le Nuage bleu découvre une ville en proie aux flammes suite à une guerre raciale, tandis qu'Allumette apporte son aide « partout où la famine, l'incendie, l'inondation, la guerre



se déclarent ». Dans *Otto*, en 1999, Ungerer évoque tout à la fois la Seconde Guerre mondiale, des horreurs du front aux camps de concentration, et les ravages de la pauvreté aux États-Unis, par le biais d'un ours en peluche.

Cette misère est mondiale et Tomi Ungerer la montre crûment. Quand la mère de Jo, pour le culpabiliser, parle de « tous les petits chats mourant de faim dans ce monde », une image vient confirmer qu'il ne s'agit pas d'une légende. Et quand Allumette obtient de la nourriture qu'elle peut distribuer, « tous les mutilés,

les estropiés, ceux qui avaient faim et froid, jeunes et vieux, les sans-travail, les sans-joie, les malades, les aveugles et les faibles d'esprit » envahissent les pages du livre.

Dans ce chaos, les petits-bourgeois ressemblent à des moutons lobotomisés. Représentés avec leur parapluie planté au milieu du crâne dans *Le Nuage bleu*, ces gens insensibles ont l'indignation sélective : quand la mère de Jo pense aux petits chats, elle oublie toutes les souris transformées en pâté par son mari et elle. Et le père de Flix, qui réclame la tolérance pour son fils, écrase sans pitié des rats sous les pneus de son bolide.

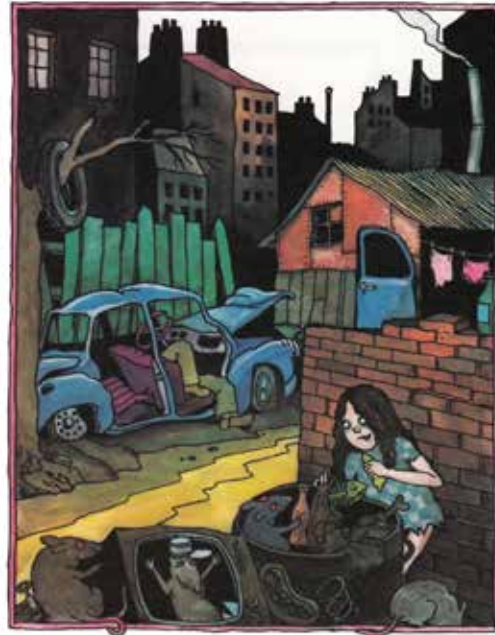


© Tomi Ungerer

Les riches sont les pires : agrippés à leurs privilèges, ils s'offusquent de la « conduite scandaleuse de gens qui oublient où est leur place ». On comprend que de jeunes lecteurs ayant du mal à mettre des mots sur les difficultés financières de leurs parents se retrouvent chez l'auteur alsacien.

Face à ce monde inique, peu de solutions existent. Le Nuage bleu, qui se sacrifie en se laissant pleuvoir jusqu'à la dernière goutte sur la ville en flammes, réussit à rétablir la paix car tous les habitants deviennent uniformément bleus, n'ayant plus aucune raison de se faire la guerre. De la même manière, Jean de la Lune n'est accepté par les humains que lors du bal masqué où on le croit déguisé comme les autres. Allumette, elle, s'en remet à la prière pour résoudre ses problèmes.

Jean acquerra la célébrité grâce à sa bonne action car, chez Ungerer, la fraternité paye



La fraternité pourrait arranger les choses mais, chez Ungerer, cette valeur n'appartient qu'aux pauvres. David et Oskar, les personnages d'Otto, subissent des épreuves différentes (les camps pour David, la perte d'un père sur le front pour Oskar), mais leur douleur est commune : ils sont irrémédiablement liés par le malheur et se sentent en marge. Comme Tiffany et les brigands, ou Allumette et les quelques personnes qui l'aident. Il est d'ailleurs troublant de constater que les riches et les élites qui finissent par aider Allumette ne le font que parce qu'ils s'y « sentent poussés » ou « afin de sauver [leur] popularité », mais que personne n'est dupe de leur manège. Jean, lui, est aidé par un savant solitaire à retourner sur la Lune. Celui-ci, comme Allumette, acquerra la célébrité grâce à sa bonne action car, chez Ungerer, la fraternité paye.

Au final, ces personnages qui se sentent aussi différents que leurs lecteurs n'ont comme Jean qu'un moyen pour être heureux : s'isoler, à l'image des orphelins qui se réunissent dans une ville autour de laquelle ils bâtissent une muraille dans Les Trois Brigands. De même, David, Oskar et Otto vieillissent ensemble loin des autres, unis jusqu'au bout.

Ces fins d'histoires, empreintes de mélancolie, témoignent d'une autre caractéristique des récits d'Ungerer : chez lui, pas de happy end, juste un retour à la normalité, une acceptation de sa différence. On n'y éradique pas le mal, on apprend à vivre avec. Mais l'équilibre est fragile et rien ne laisse présager que la paix continuera de régner une fois le livre refermé. « On peut donc penser que leur vie fut heureuse jusqu'au bout », conclut Ungerer dans Le Géant de Zéralda, en montrant l'un des fils de l'héroïne des couverts à la main face au dernier-né de la famille... et avant de montrer le buste de Zéralda momifié dans Guillaume l'apprenti sorcier.

Tous ces ingrédients, d'une maturité rare dans les livres pour la jeunesse, expliquent sans doute le succès de Tomi Ungerer chez des enfants dont il a su comprendre les craintes et les questionnements et, surtout, la trace indélébile qu'il laisse dans leur esprit, entre besoin de solitude et désir de subversion

**une trace indélébile
dans les esprits,
entre besoin de solitude
et désir de subversion**



© Tomi Ungerer



© Serge Clerc

Serge Clerc ultramoderne

Fin 1975, son nom apparaît et dans **Rock & Folk** et dans **Métal Hurlant**, le magazine qui est en train de révolutionner la bande dessinée. Serge Clerc n'a que 17 ans. Épigone de Moëbius et des Américains Richard Corben, Will Eisner, Vaughn Bodé, Wallace Wood, il produit sans désespérer, apprend le métier sur le tas, son dessin change tout le temps. Il peine avec le Rotring, passera bientôt à la plume et au feutre Pilot-fineline puis au pinceau, plus souple, qui permet d'aller à l'essentiel – l'œuvre. Sans formation artistique (il est passé directement du lycée à la presse), il ne sait pas encore faire les couleurs, alors il joue sur toute la gamme des noirs (il excelle sur les aplats noirs) et recourt à la trame qui permet de « faire des éclairages cinématographiques facilement ».

moi, j'aime bien les désastres

Arrive le temps de la rencontre capitale avec Yves Chaland, le « grand frère » qui lui fait redécouvrir la BD belge. De concert, ils vont

dépasser la Ligne claire en injectant le style Jijé dans le style Hergé. Au fouetté du trait « atomique », Serge Clerc incorpore des compositions déstructurées, expressionnistes, Art Déco, Bauhaus, des clichés 1940-50, des pin-up et du rock new wave. « Tout ceci bien secoué dans le shaker de l'ironie et du second degré ». Le jeune talent phénoménalement doué qui subvertit les codes traditionnels de la science-fiction (extraterrestres, robots, guerres intergalactiques) suscite l'admiration de Jean Giraud : « Il est parti d'une imitation, enfin pas vraiment une imitation, mais un enclavement dans des univers que j'avais ouverts, dans lesquels je ne m'étais d'ailleurs pas attardé spécialement, mais qu'il avait exploré à ma place. Après quoi il a commencé une mutation violente, une explosion graphique magistrale. Il a créé quelque chose de complètement nouveau ».

Essentiellement dessinateur de presse, Serge Clerc ne pense pas séries, albums. Sa quête

est graphique et ne saurait en aucun cas prêter à l'autosatisfaction. En 1979, ce virtuose du récit court, dense et intense, se lance dans une histoire longue distance (quarante-six planches), *Captain Futur*, space opera frénétique scénarisé par Philippe Manœuvre, une étape décisive dans son parcours. Fin 1981, il signe seul *Sam Bronx et les robots* pour la collection Atomium 58 de Magic Strip : « Je ne voulais pas les quarante cases par page mais des splash pages, soit deux cases par page maxi pour qu'il y ait une plus grande puissance de trait ». Son sommet en guise d'adieu à un genre dont il restera néanmoins un lecteur fidèle (Philip K. Dick est son auteur fétiche).

Place à Phil Perfect, personnage emblématique, récurrent, dandy aux épaules carrées, chroniqueur de rock, tour à tour noceur et cafardeux, inconsolable d'avoir été plaqué par la journaliste Vanina Vanille (« ambitieuse, féroce et les plus belles jambes de la profession »), flanqué de Sam Bronx, dragueur invétéré, modèle d'inélégance, roi de la littérature de gare et des bagarres dans les bars (« Moi, j'aime bien les désastres »). Tous les épisodes sont truffés d'humour, notamment *La Nuit du Mocambo* (1982), avec son montage alternatif soufflant, *Nid d'espions à Alpha-Plage* (1982), captivant « récit d'aventures sans la moindre aventure » où le chagrin d'amour s'avère hallucinogène, et *Meurtre dans le phare* (1986), un polar en quarante-six planches, construction narrative en poupées russes, magistrale.

En 1987, quand *Métal Hurlant* s'arrête et qu'en plus il est lâché par les éditions Albin Michel, Serge Clerc se voit contraint d'abandonner *Phil Perfect à Moscou* pour lequel il s'était déjà beaucoup investi. Il devient quasi invisible durant dix ans, jusqu'à ce que Heavy Metal (version américaine de *Métal Hurlant* qui elle a continué) commande et publie *Les Limaces rouges*. En 2008, *Le Journal*, ses mémoires de *Métal Hurlant* (Denoël Graphic) est un formidable événement. Bientôt, Dupuis va se charger de ses œuvres complètes, thème après thème : *Phil Perfect* (2012), *Rock* (2014), *Science-fiction* (2016). Serge Clerc, représentant parfait de l'effervescence créatrice des années 1970-1980, est désormais considéré comme un classique du 9^e Art.



© Serge Clerc

De l'estampe au manga...

Face à un phénomène de société aussi prégnant dans la vie des adolescents et, même, des jeunes adultes, nous ne pouvons que nous poser des questions quant à la place du net aujourd'hui.

Quand on interroge les jeunes qui patientent pour obtenir une dédicace d'artistes de leur âge, on est interpellé. Certains viennent de loin, d'autres sont passionnés par le Japon, l'univers asiatique, et ne lisent que des mangas. Ces fans suivent les vidéos postées sur YouTube et aiment l'esprit humoristique du Rire Jaune, et sans accent! Quelques-uns vont même aux festivals des Youtubers. Des garçons et des filles, car celles-ci se retrouvent aussi dans ces histoires.



Kevin Transe lance *Rire Jaune* sur le net en 2012 et crée une communauté de 2,8 millions de fans. Les vidéos de ses sketches ont un succès fou auprès des jeunes. Lui, qui rêve d'écrire un manga à partir des sujets de ses vidéos, rencontre Fanny Antigny, bloggeuse et illustratrice. Il lui propose de donner vie à Ki et Hi. Lui est scénariste et elle dessinatrice: ils veulent vivre de leur passion, se lancer dans l'aventure.

Ki et Hi sont deux frères complètement barrés. Le premier, gros, feignant et dominateur et l'autre, maigrichon et fourbe comme pas deux. Ils sont les avatars de papier de Kevin et de son frère Henri. Ils vivent des situations improbables, comme *Comment gagner un match de basket contre un crocodile*?

Le manga a une forme bien particulière, un style et une lecture (de droite à gauche). À la première page, Kevin donne la bonne manière de lire un manga, de case en case. Son désir est de vulgariser les mangas en France. Le tome 1 se présente sous couverture jaune (lien avec le *Rire Jaune*) et en chapitres de formes distinctes: une intrigue sur trois chapitres, un jeu où le lecteur est le héros, nonante cases avec dix fins différentes, un chapitre silencieux, un en couleur, un autre où Kevin a lui-même dessiné les personnages aux traits exagérés pour montrer leur caractère et leur ton humoristique.

Mais qu'est-ce qui fait courir les foules?

Fanny travaille surtout avec le numérique, parfois avec le crayon. Elle aime depuis toujours la forme du manga et ses effets.

Peu de décors, et en noir et blanc, comme dans la plupart des mangas. Cela se lit vite et c'est peut-être une des raisons pour laquelle les jeunes s'intéressent à ce genre de BD.

Les deux jeunes artistes sont engagés à produire un album tous les six mois, le prochain sortirait en octobre 2017. Ils connaissent déjà la fin du tome 5, ce qui va activer tous les autres tomes. Ils vont y insérer plus de décors qui définiront mieux l'univers et poursuivront aussi une même intrigue.

Un (ou une) manga...

Le « ga » est la représentation graphique et le « man » veut dire involontaire, divertissant, une esquisse au gré de la fantaisie. Le terme devient courant à partir de la fin du XVIII^e siècle avec la publication d'ouvrages tels que *Man-kakuzuihitsu* (1771) de Kankei Suzuki, *Shiji no yukikai* (1798) de Kyoden Santo ou *Manga hyakujo* (1814) de Minwa Aikawa. En 1814, Hokusai, futur peintre de *La Grande Vague de Kanagawa*, donne à ses recueils d'estampes parfois grotesques le titre *Hokusai manga*. Ce dernier ouvrage fait connaître le mot en Occident. Il prend le sens précis de « bande dessinée » au XX^e siècle, avec l'introduction et la popularité de la BD occidentale au Japon, après 1945 et grâce à Osamu Tezuka. Le terme s'impose et finit par ne plus désigner qu'elle. C'est ce terme qui est utilisé à l'étranger pour caractériser la bande dessinée japonaise. Le *mangaka* est soumis à des rythmes de parution très rapides et ne bénéficie pas toujours d'une liberté totale sur son œuvre. Son éditeur peut lui demander de poursuivre ou d'arrêter la création.

Techniquement parlant, les mangas sont presque toujours en noir et blanc, directement liés au système de prépublication en magazine bon marché. Ils comptent souvent un nombre important de planches. Par ailleurs, le manga est le plus souvent une série en plusieurs volumes. Ce nombre de planches élevé affecte la structure du récit et sa narration. D'où des techniques propres au manga: un découpage temporel proche de celui du cinéma, dont il adopte souvent les cadrages et une décomposition similaire du temps et de l'action. De nombreux codes graphiques symbolisent l'état émotionnel ou physique d'un protagoniste. Les personnages ont souvent de grands yeux, ce qui permet de renforcer l'expressivité du visage. Il y a également une utilisation fréquente d'onomatopées relatives aux mouvements, ac-



tions ou pensées des personnages. Une particularité à noter, la plupart des personnages ont des traits occidentaux, au-delà du simple tracé des grands yeux des personnages. Un samouraï roux, un exorciste aux yeux bleus ou une écolière blonde n'ont rien d'étonnant pour le lecteur japonais. La simple nécessité de distinguer physiquement deux personnages ne suffit pas toujours à expliquer cet aspect de la narration, puisque certains *mangakas* choisissent de donner à tous leurs personnages un aspect purement japonais, sans que cela pose de problème de compréhension de l'histoire.

Les décors sont moins fouillés que dans la BD occidentale. Cela peut aller jusqu'à faire évoluer les personnages dans un décor blanc. Ce parti pris a pour conséquence de focaliser l'attention du lecteur sur l'histoire en général et sur les dialogues en particulier. On note ainsi une certaine résurgence de l'aspect théâ-



tral. Enfin, les personnages ont souvent des attitudes expressives à outrance: la colère, la jalousie ou la gêne se montrent facilement, alors que cette attitude est plutôt mal vue dans la culture japonaise, où le calme et la retenue sont de rigueur dans les rapports sociaux. Le passage de l'absurde et du comique au sérieux ou au drame, sans aucune transition, fait également partie de la narration, sans jamais susciter d'interrogation de la part du lecteur qui accepte par avance cette convention de lecture.

Lien avec les estampes japonaises. L'Ukiyo-e (image du monde flottant).

C'est sans doute un peu rapide de faire un lien avec les personnages de mangas et ceux représentés dans certaines estampes japonaises. Et pourtant, en les observant bien, on découvre les traits grossis, parfois grotesques, les scènes de la vie de personnages du théâtre no ou kabuki.

Les estampes japonaises constituaient une expression artistique immense et non exclusive puisqu'elles s'adressaient tant à l'élite qu'à la masse populaire. Il s'agissait d'une forme d'art mais aussi d'une industrie à l'impact économique énorme, les dessinateurs en vivaient, mais aussi les éditeurs, les graveurs sur bois, les imprimeurs, les fabricants de papier, les producteurs de bois d'impression et de pigments et les revendeurs.

La reproduction d'une illustration de texte par le biais d'impression apparaît au Japon dès le XI^e siècle sous la forme de rouleaux ou parfois d'albums reliés, mais c'était surtout réservé aux temples bouddhistes. Les premiers livres étaient illustrés en noir et blanc parfois coloriés à la main.

Certaines estampes d'Hiroshige ont un bord blanc qui remplit le rôle de cadre. Il en arrondit parfois les coins pour créer un effet décoratif, avec la possibilité d'apposer le sceau de l'éditeur et la date en dehors du champ. Les décors sont alors importants avec des détails raffinés d'intérieurs japonais.

Le dessin a toujours été un moyen pour l'homme d'exprimer ses désirs, ses doutes, ses croyances et a ainsi laissé des traces dans toutes les civilisations.

Bibliographie

Ki & Hi, Tome 1 : Deux frères, Kevin Tran (scénariste) et Fanny Antigny (dessinatrice), éditions Michel Lafon, 2016.





La BD de Jaime Martín, un art au bord des barricades !

Jaime Martín se consacre à la BD depuis 1985. *Sang de Banlieue*, chez Bethy, Avance rapide, *Ce que le vent apporte*, *Toute la poussière du chemin*, *Les guerres silencieuses* et, son dernier album, *Jamais je n'aurai 20 ans*, tous chez Dupuis, Aire Libre, sont les œuvres de l'auteur espagnol traduites en français. Depuis son prix « Révélation Auteur du 8^e salon de la BD de Barcelone » pour *Sang de Banlieue*, son pinceau n'a eu de cesse de progresser, en étroite connivence avec sa plume, vers un trait léger, à la fois détaché et puissant, et cela donc, autant dans le dessin que dans le scénario.



De la vraisemblance dans *Jamais je n'aurai 20 ans*: entre fiction et réalité

Ses *storyboards* (que vous pouvez consulter aisément sur internet) dévoilent un artiste qui s'adonne à des recherches historiques approfondies pour mieux cerner sujets et dessins afin de leur attribuer une certaine dose de réalisme. Ainsi, dans celui de son dernier opus, les esquisses se partagent la vedette avec des photos anciennes, des prospectus, des reproductions d'affiches d'époque, voire même de la musique, etc.

Néanmoins, l'auteur est conscient qu'il dessine et met en scène des tranches de vies, pas forcément exemplaires (on pense à *Maus*!), et que celles-ci passent à travers un prisme très personnel qu'il veut, dans *Jamais je n'aurai 20 ans*, le plus fidèle possible au témoignage de son grand-père. Aucune revendication de vérité absolue donc pour cet artiste magnanime dont le trait clair nous téléporte dans d'autres temps et dans d'autres lieux, l'Espagne de la guerre civile de 1936 et celle du dictateur, Franco, qui, avec la bénédiction des démocraties européennes, l'a gouvernée d'une main de fer jusqu'à sa mort en 1975.

© Jaime Martín



© Jaime Martín

Quid de l'émotion dans son œuvre ?

Quelle est l'origine de l'émotion qui nous assaille à la lecture de son œuvre ? Du scénario nourri de l'histoire de sa grand-mère ? Du dessin lui-même ? De l'expressivité de celui-ci ? Ou de sa vraisemblance ? Quoi qu'il en soit,

rer ! Isabel, « passionaria anonyme » du XX^e siècle, est à mes yeux une de ces pionnières qui nous ont ouvert, à nous, à moi, femmes du XXI^e siècle, les voies de la libération...

Aux barricades, aux barricades...

Je suis hantée par l'air de ce refrain [A las barricadas, a las barricadas (aux barricades, aux barricades !)] elliptique et mystérieux que fredonne Isabel, aux heures les plus sombres du franquisme. C'est grâce à ces trois mots que son « secret » parvient à se faufiler à travers les mésaventures du fascisme pour circuler discrètement vers les générations futures, vers nous, car ce chant anarchiste et syndicaliste qui appelle à dresser des barricades pour défendre la 2^e république espagnole n'est pas sans nous rappeler que la liberté, c'est le plus cher de tous les biens, il faut la défendre avec conviction et courage, « El bien más preciado es la libertad hay que defenderla con fé y valor ». Et que la parole de certains « vaincus », qui bien souvent est aussi celle des porteurs d'espoir, n'a encore jamais eu l'occasion d'aller jusqu'au bout de ses/nos/mes rêves ! ?

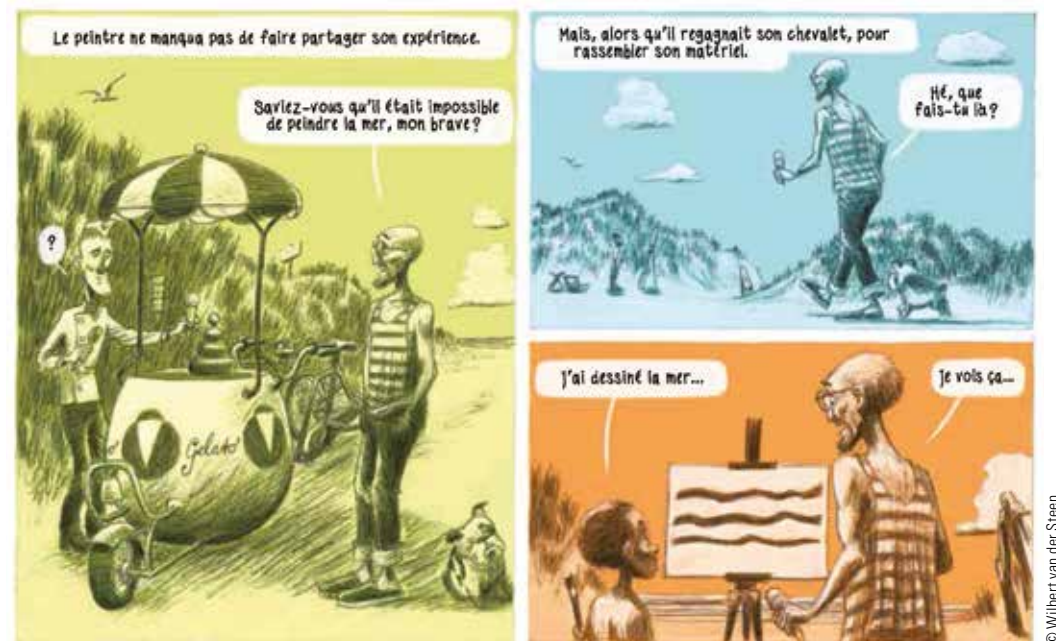


© Jaime Martín

les regards de ses personnages expriment des émotions très diverses qui engendrent, chez moi, de l'empathie. De sorte que la dernière page tournée, je me retrouve « autre » parce que l'auteur m'a fait voir à travers les yeux d'Isabel mais m'a aussi permis de me reconnaître en elle et de vivre sa propre vie, celle de cette femme magnifique dont il nous conte l'histoire et qu'on se surprend à admi-



© Jaime Martín



© Wilbert van der Steen

Les contes anarchiques et poétiques de Wilbert van der Steen

64_page n'aurait pas été nécessaire à Wilbert van der Steen pour se manifester dans le monde de la BD. Trois histoires courtes simples qui composent un album régulier, son talent naturel lui a permis de marcher sur ses deux jambes avant de marcher à quatre pattes. Toutefois, afin de ne pas se perdre une fois dans cet univers magique, il s'associe à Marc Legendre, un scénariste atypique. Legendre a gagné la reconnaissance avec *Bibule*, une série de gags dessinée par lui-même. Bibule, enfant légèrement anarchiste avec une tête d'œuf, donne son point de vue sur les adultes, et comme scénariste, *Sam* (dessins Jan Bosschaert) étaient ses séries principales. Après une période de réflexion, il devient un des premiers auteurs de roman graphique en Flandre.

Cordonnier occupe-toi de tes chaussures, scénariste occupe-toi de scénarios. Legendre devient le plus important auteur des éditions Standaard, la maison de *Bob et Bobette* où il réalise les best-sellers *Amphoria* et *Le Chevalier Rouge*, deux icônes de Willy Vandersteen. Coïncidence magique, il va finalement s'associer avec son homonyme et créer le conte *Ayak + Boris*.

poésie et ironie

De son côté, Wilbert van der Steen a d'abord adapté en quinze pages le conte *Pierre et le loup* de Prokofiev. Contrairement au conte, il ne met pas l'accent sur la désobéissance

de Pierre, mais sur sa persévérance et son courage qui permettent de vivre une aventure inoubliable. Est-ce qu'ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants? Non, sans doute. Ironique van der Steen piège les chasseurs qui deviennent les gibiers.

Son trait qu'il conserve au crayon adoucit le caractère méchant, monstrueux du prédateur. Chaque planche est un ensemble de cases de couleurs et de teintes différentes apparemment sans lien entre elles, mais ce jeu de couleurs donne une perspective, une troisième dimension aux cases qui avancent ou reculent. Chaque case est en elle-même un univers chromatique particulier, qui fixe l'attention et le regard. Van der Steen vient de poser les bases de son style graphique.

C'est à ce moment que Legendre devient son scénariste.

attraper un poisson n'est pas capturer la mer

Après le conte musical, la littérature semble l'inspirer, *Le vieux peintre et la mer*, qui peut faire penser au *Vieil homme et la mer* d'Hemingway. Toutefois, si le vieil homme attrape son poisson, le vieux peintre ne saisira jamais la mer. L'artiste qui a tout réussi dans sa carrière se heurte à la représentation de la mer, l'objectif et l'obstacle absolu pour lui. C'est un enfant qui, en quelques touches, réussit là où il a échoué. Van der Steen nous montre ainsi qu'il faut parfois se contenter de regarder modestement pour profiter de la vie et de sa poésie pure. Et pour toi lecteur, le vœu que tu puisses t'imprégner dans cet univers, modestement regarder et profiter de cette vie, de cette pure poésie.

L'histoire en ouverture de ce premier album, *Une drôle de théière*, est un vrai conte même si il ne commence pas par « Il était une fois » et il se termine par « Fin de la première partie ». Ce qui annonce le début de la série *Ayak + Por* (Ayak + Boris), Por est en « réalité » un chien cyclope. Ce premier conte et sa théière magique ouvre des univers tendres, farfelus et



© Wilbert van der Steen

mystérieux où les auteurs vont déployer toute leur imagination. Le jeu avec le génie de la théière consiste à lui demander de réaliser un vœu, pas pour avoir mais pour être. Legendre et van der Steen semblent être en osmose, prêts pour des nouvelles aventures, que leur éditeur Kramiek ne tardera pas à nous offrir la suite.



Bibliographie

Ayak + Boris, Wilbert van der Steen et Marc Legendre en langue française chez Kramiek (Paquet) et en néerlandais, *Ayak + Por* chez Strip 2000.

Angoulême, cors et âmes

Sept ans que je n'étais pas revenue au festival d'Angoulême. Plus fort que Dupuis ! Alors, forcément, c'est avec excitation et un gros pull que j'ai préparé ma valise : papier, stylos, enregistreur, invitations et badges divers, cartes de visite, parapluie, mouchoirs, sourire étincelant, aspirine, mes chaussettes rouges et jaunes à petits pois et une foi inébranlable en ma bonne étoile. Elle s'est accrochée, moi aussi, et on a bien eu raison.

Après des péripéties ferroviaires dont je ne parlerai pas parce que sinon je vais m'énerver, ça y est, j'ai marché sur Angoulême. Et c'est le mot. S'il y a une chose qu'on fait, à Angoulême, c'est marcher. C'est donc les pieds en sang - mais vraiment - et les mains engourdis que je vous écris. La tête un peu bourdonnante. Les épaules meurtries par un sac à dos qui se faisait de plus en plus lourd. Mais des étoiles plein les yeux, nom d'un Shingouz !

C'est d'abord la course chez l'habitant pour repérer les lieux, déposer sa valise, récupérer une clé. Puis la grimpe à l'Hôtel de Ville pour prendre mon badge et un dossier de presse dont je n'ai pas vu la couleur, ceci dit. Puis, de nouveau un footing parce que mon entretien de 16h30 a été avancé à 15 heures et qu'il n'était pas prévu que mon premier train ait quarante minutes de retard ce matin... mais je n'en parlerai pas parce que sinon je vais m'énerver ! C'est donc en nage que je me présente à mon premier rendez-vous puisqu'en plus je me suis perdue en chemin dans les méandres

des infrastructures festivières. Mais bon, trop contente d'être même trois minutes en avance : j'ai un grand sourire niais, et je ne dois ressembler à rien, ça commence bien !

Je prends vite le rythme : ouvrir son sac, lever les bras pour le détecteur de métaux, montrer mon badge, rire aux blagues des agents de sécurité. Ça, j'y aurai droit quasiment toutes les heures. Je rencontre déjà plein de gens que je connais, des personnes que je n'avais pas vues depuis des années, et même d'autres qui m'interpellent et dont je ne me souviens pas : hé, faut vous raser, les mecs !

C'est qu'il y a foule ici. Monsieur et Madame Tout-le-monde, calot de Spirou en carton vissé sur la tête, les fatidiques groupes scolaires qui vous éjectent d'une exposition plus vite qu'une alerte à la bombe, les collectionneurs dingues, les chasseurs de dédicaces, les familles qui n'ont toujours pas compris pourquoi il ne faut pas s'aventurer dans les bulles avec une poussette le samedi après-midi, ou encore des cosplayers plus ou moins réussis. Il faut dire que le cosplay, ce n'est pas la spécialité d'Angoulême. Non, en Charentes, la spécialité, c'est le melon. Les prix, les congratulations, les dédicaces, les photographes, les applaudissements, les interviews, les passes VIP, tout est fait pour donner le melon aux auteurs. Mais que c'est bon le melon charentais ! Et puis, il y a les petites sauteries organisées par les éditeurs, pour nous vendre leurs publications de l'année, nous dire que c'est

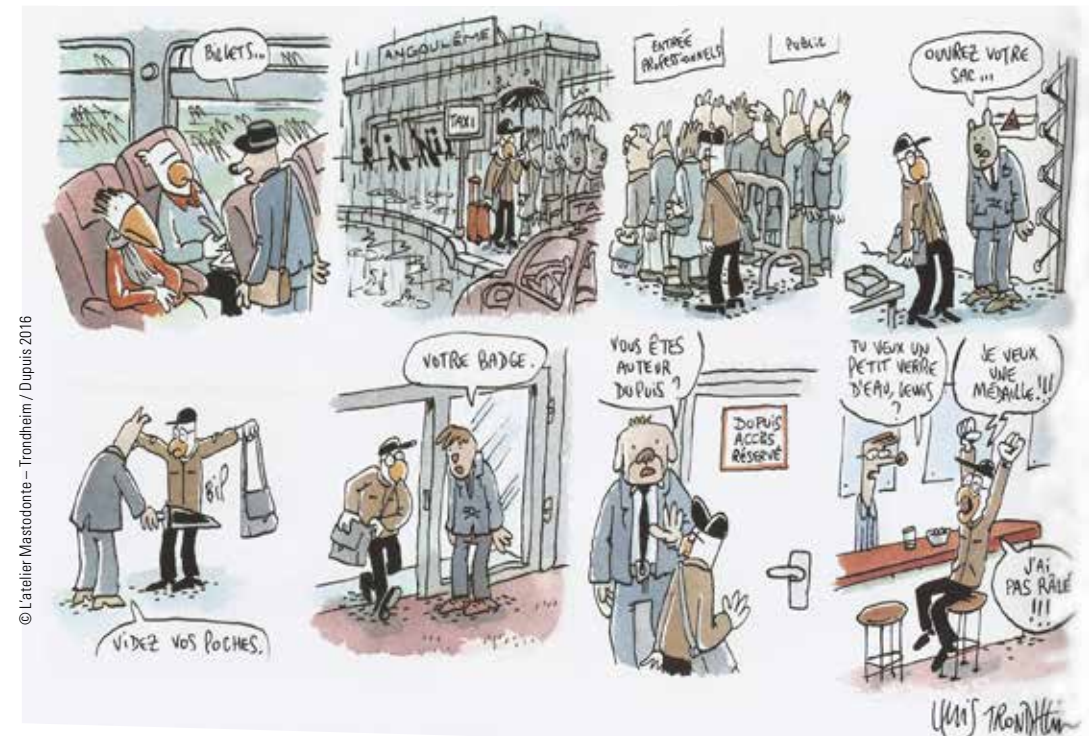
encore plus formidable que l'année dernière, alors que bon, ce n'est pas tout ça mais faut pas se mentir, on a faim.

Le mieux, comme d'habitude, c'est quand on improvise. On a beau avoir un festival programmé au millimètre avec un tas de rendez-vous et des cartons d'invitation plein les poches, les belles surprises nous prennent alors au tournant : faire une partie de flipper avec le fils de Françoise Sagan, passer sans transition d'un cocktail chic à la soirée détonante de BD cul, s'extasier sur les costumes du film *Valérian*, toucher presque du bout des doigts des originaux de Will Eisner, entrer dans une librairie et tomber amoureux d'un livre qu'on avait pourtant déjà croisé, se dire que l'avenir est assuré en visitant la Maison des Auteurs, s'immiscer dans une fête

de 550 personnes qui en prévoyait 250. C'est ça, le festival d'Angoulême : un grand raout de rencontres, de découvertes. Pas forcément celles qu'on attendait, comme le chat de ma logeuse qui a vomi sur mon lit le premier soir ou mon voisin de chambre qui se trouvait être un épileptique avec des crises nocturnes qui le font crier et cogner les murs. Mais osons le dire, ce sont des détails. Alors oui, pour taper sur ce festival, on trouvera toujours des volontaires. Mais moi, l'année prochaine, j'y retourne.



Top chrono





> www.aureliewilmet.com

RORBUER

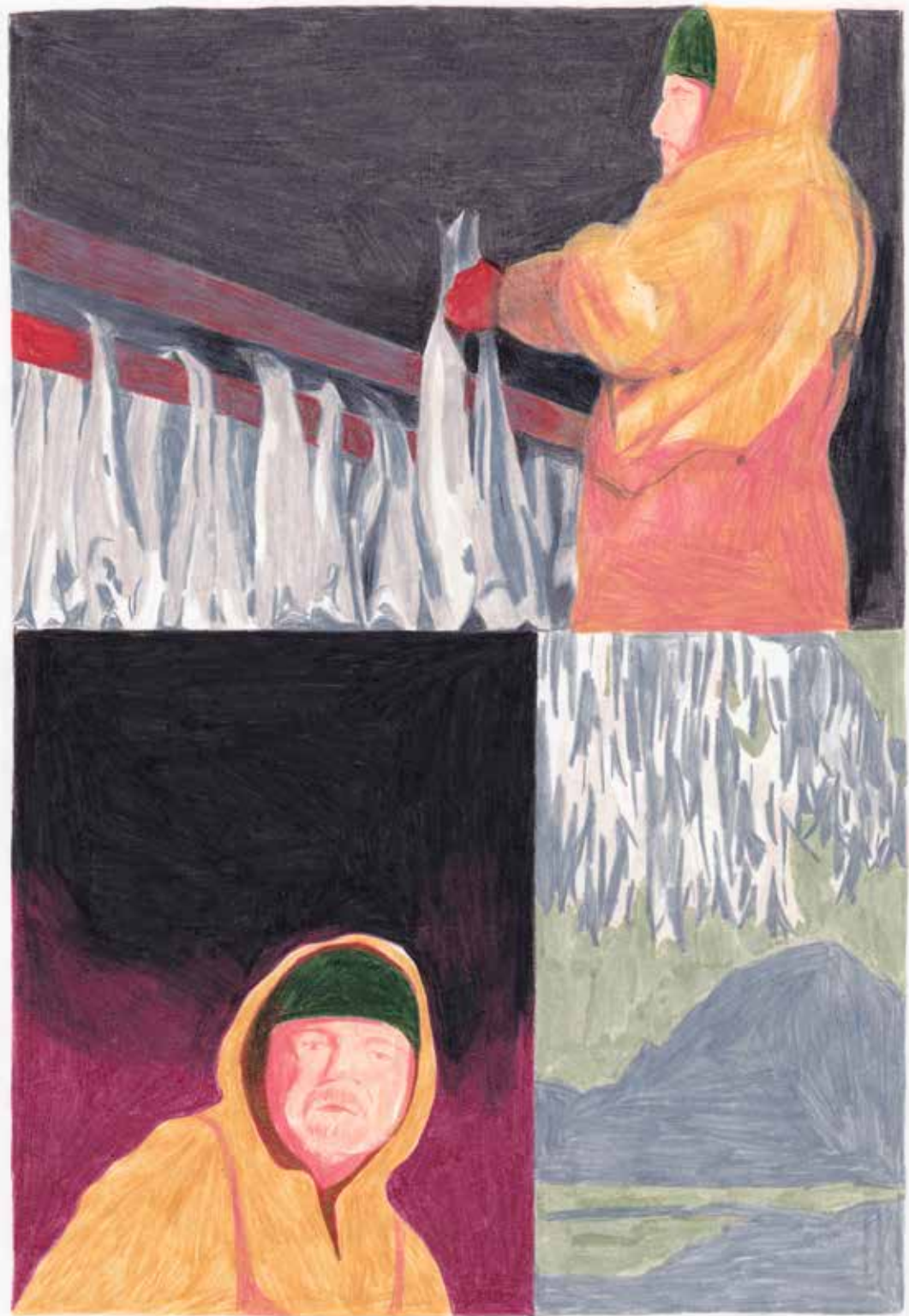
Aurélie Wilmet

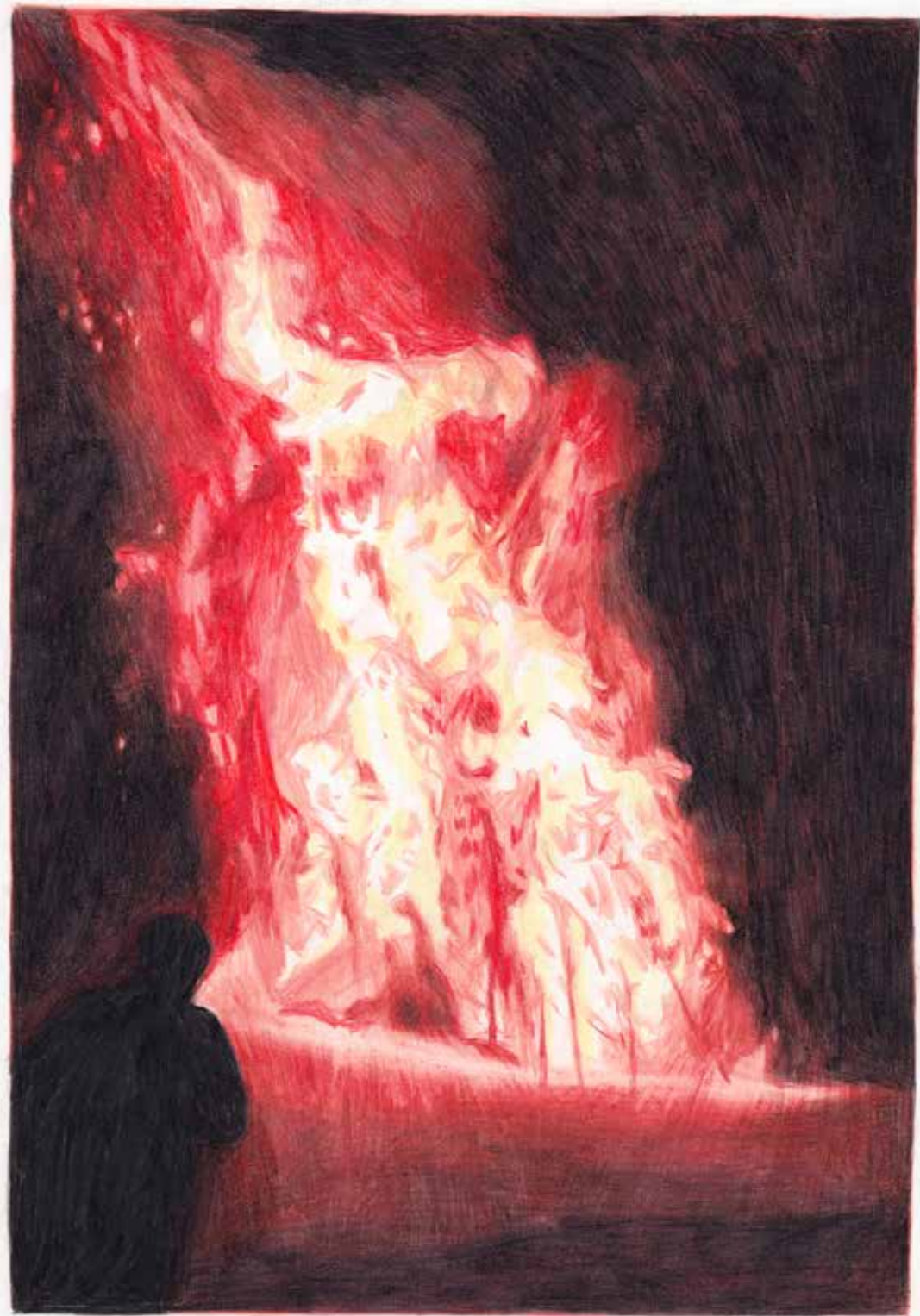
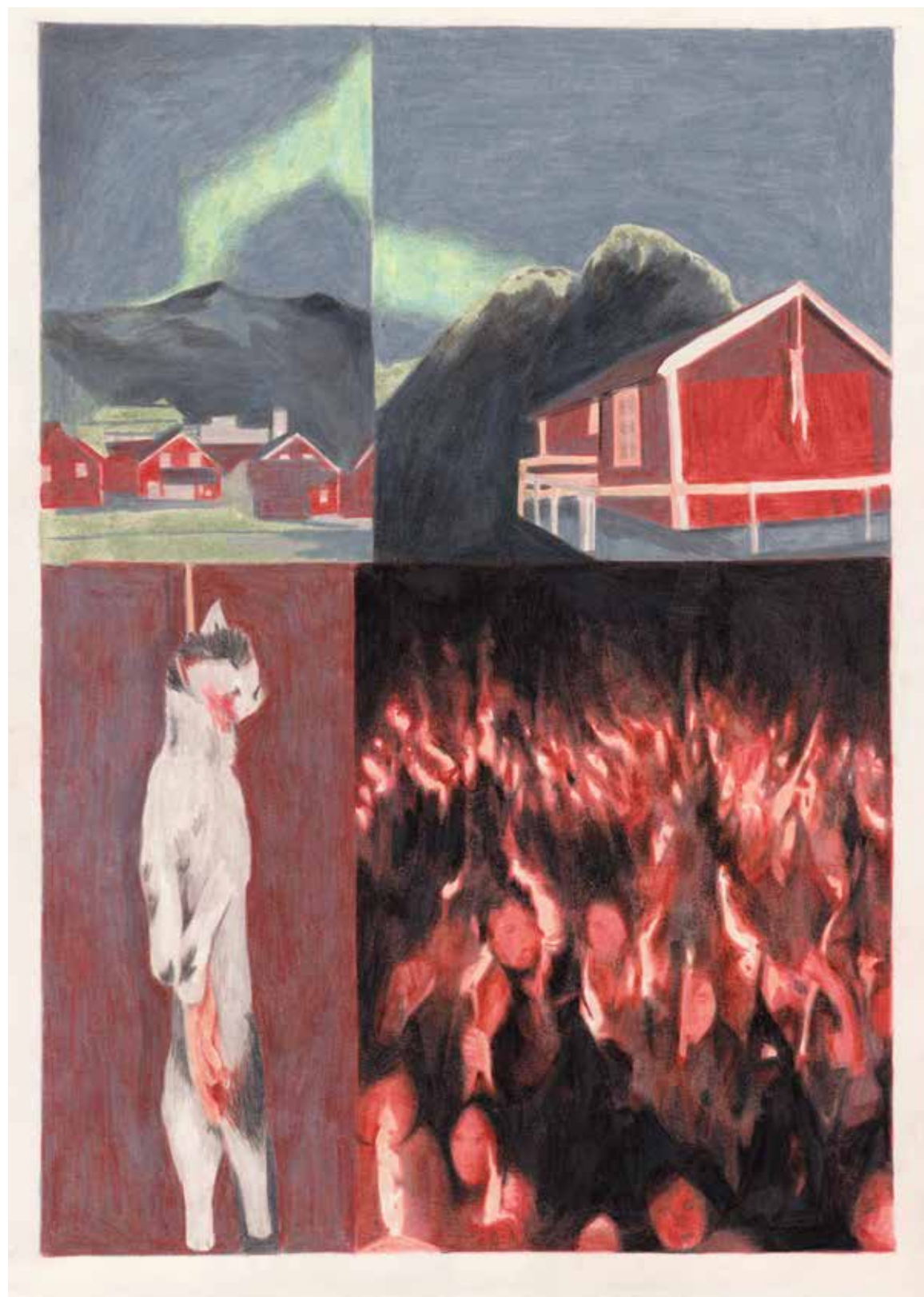
Rorbuer est une bande dessinée à l'intention du lecteur désireux de se plonger dans les cérémonies d'un village perdu du Grand Nord. Un projet qui s'est formé à la suite d'un voyage en Norvège, où j'ai pris connaissance du folklore et des folks taies nordiques.

L'histoire se déroule au sein d'un village nordique où les mythes et légendes gèrent le quotidien des villageois. Des croyances où la mort physique des hommes en mer n'est pas le dernier stade de leur être, mais bien un passage, laissant l'âme perdue s'accrocher au banc de poissons. Le récit partira de cette première croyance pour évoluer vers des rites et cérémonies de guérison et d'hommage.











> sandrococco.blogspot.com/

Le carton à dessin

suivi de

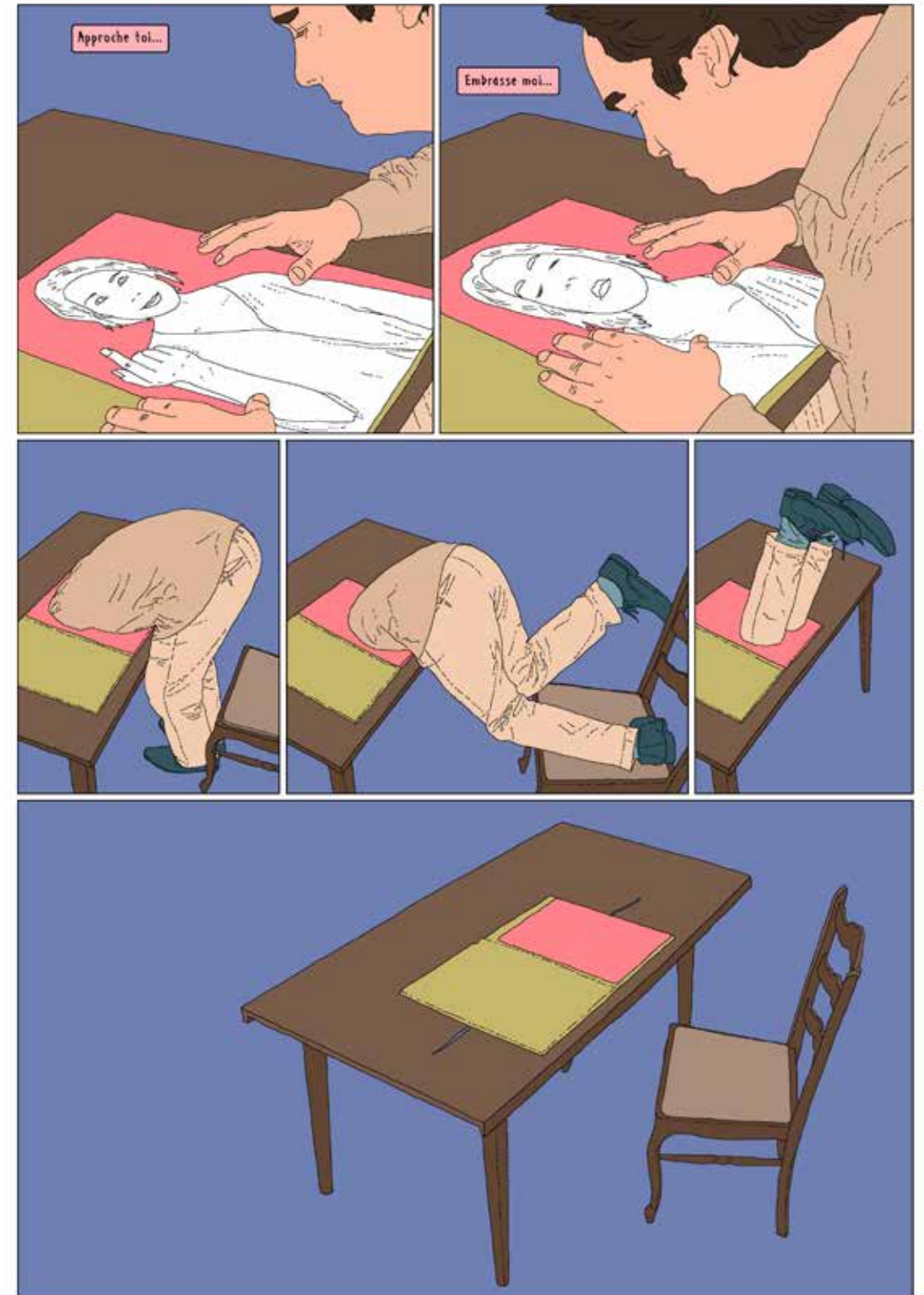
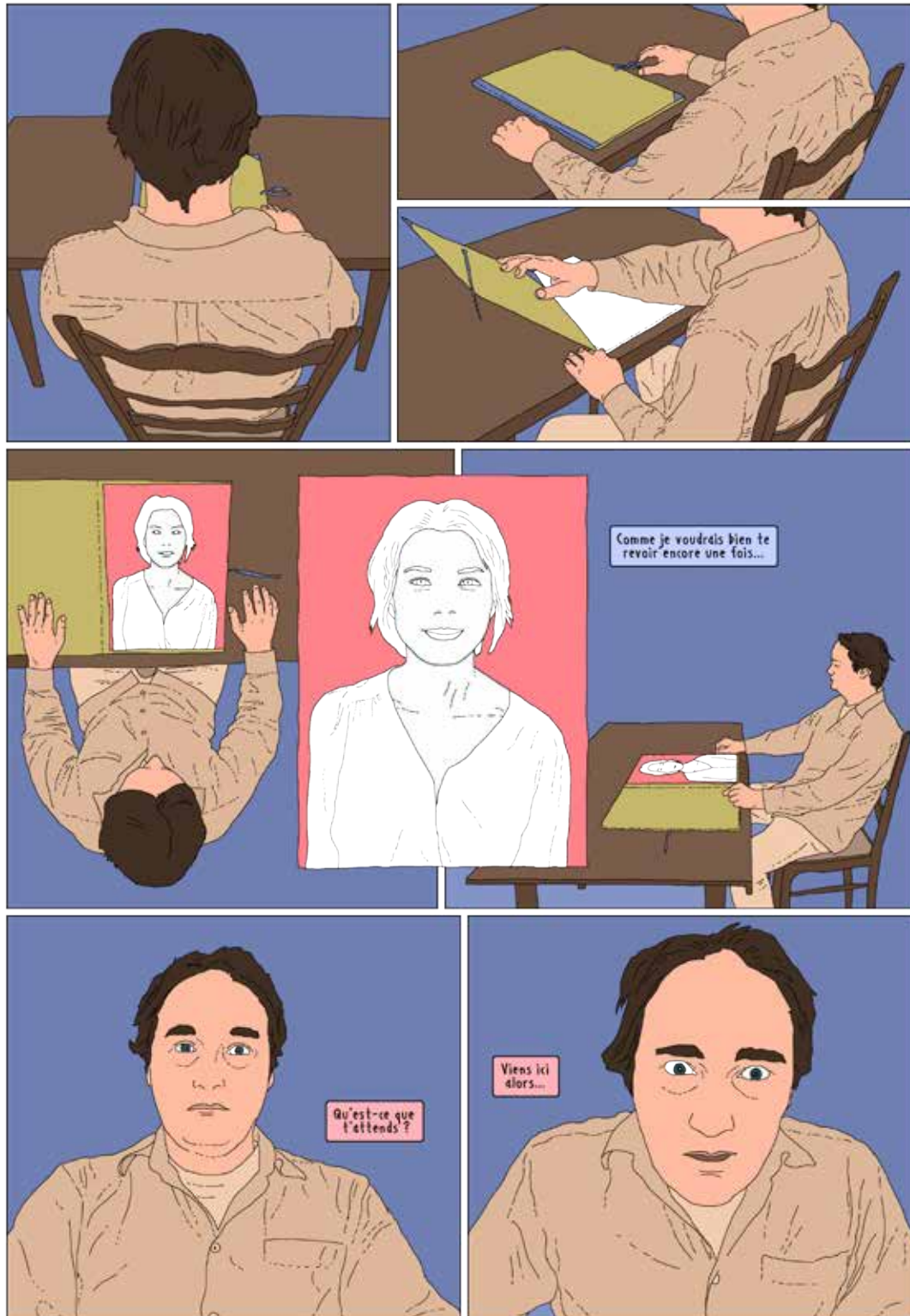
Le peintre

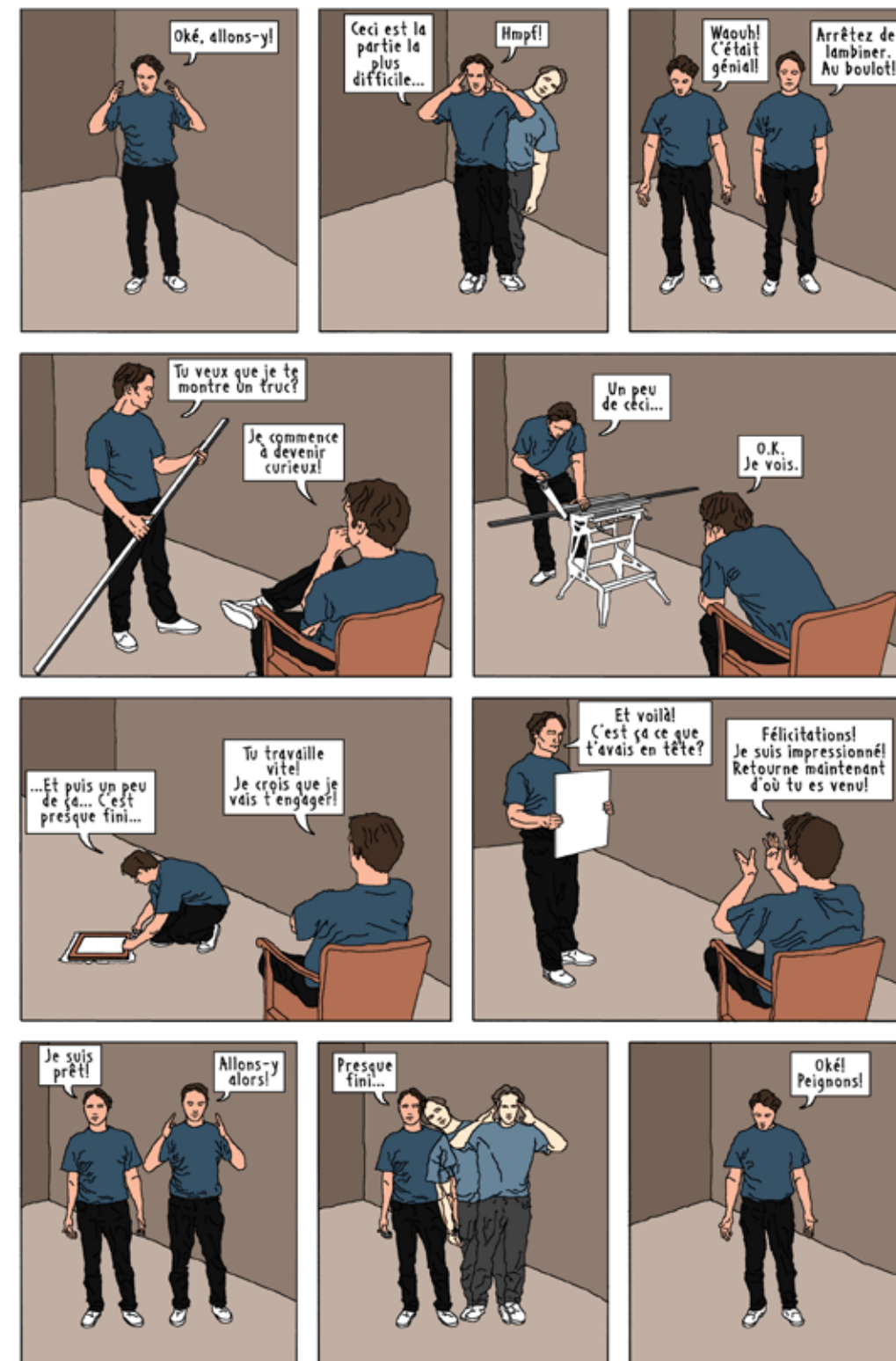
Sandro Cocco

Le Carton à dessin a été fait entièrement dans mon salon, j'ai utilisé ma femme et moi-même comme modèles. C'était la première fois que j'utilisais une tablette graphique Wacom.

Le Peintre est ma première planche de BD. Ce style de dessin, à partir de calques de photo-montages de photos que je prends moi-même, est la suite logique de la technique de photo-montage que je pratiquais pendant mes études de peinture aux Beaux-arts. Je me sens confortable avec ce style de dessin parce que le plus important pour moi est de pouvoir visualiser mes idées. Je trouve que la réalité qui m'entoure, pleine de formes et de couleurs, me suffit largement pour raconter une histoire.

Mon album *L'autre côté* a été entièrement dessiné à la souris.







>www.woutervgh.blogspot.be

Drew et Isa

suivi de

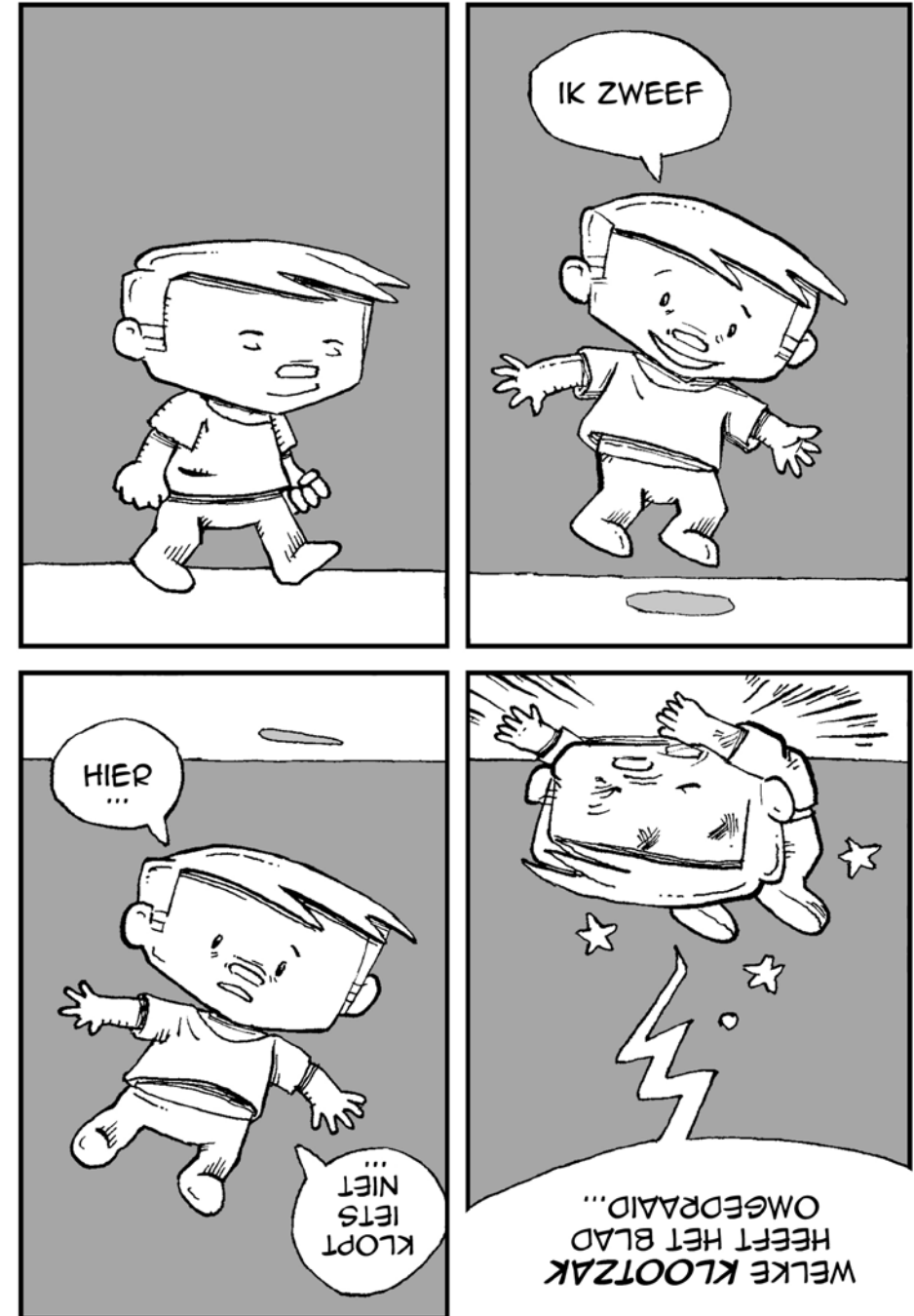
Les chasseurs

Wouter Van Ghyseghem

La BD humoristique s'appelle Drew et Isa. Ce sont des gags en une page et quatre cases. Drew est un jeune homme qui veut devenir dessinateur de BD. Mais ce n'est pas facile pour lui. Il n'est pas très doué et Isa, sa copine, ne comprend pas son rêve...

Les Chasseurs, est une série d'environ septante-cinq cartoons sans parole. Ils montrent la chasse du point de vue des lapins...

Drew et Isa



2: Je flotte

3: Quelque chose... n'est pas juste ici

4: Qui est le con qui a tourné la page...



- 1 : Quand je dessine, je suis comme un dieu
- 2 : Je crée...
- 3 : Je détruis...
- 4 : Et personne ne croit encore en moi...

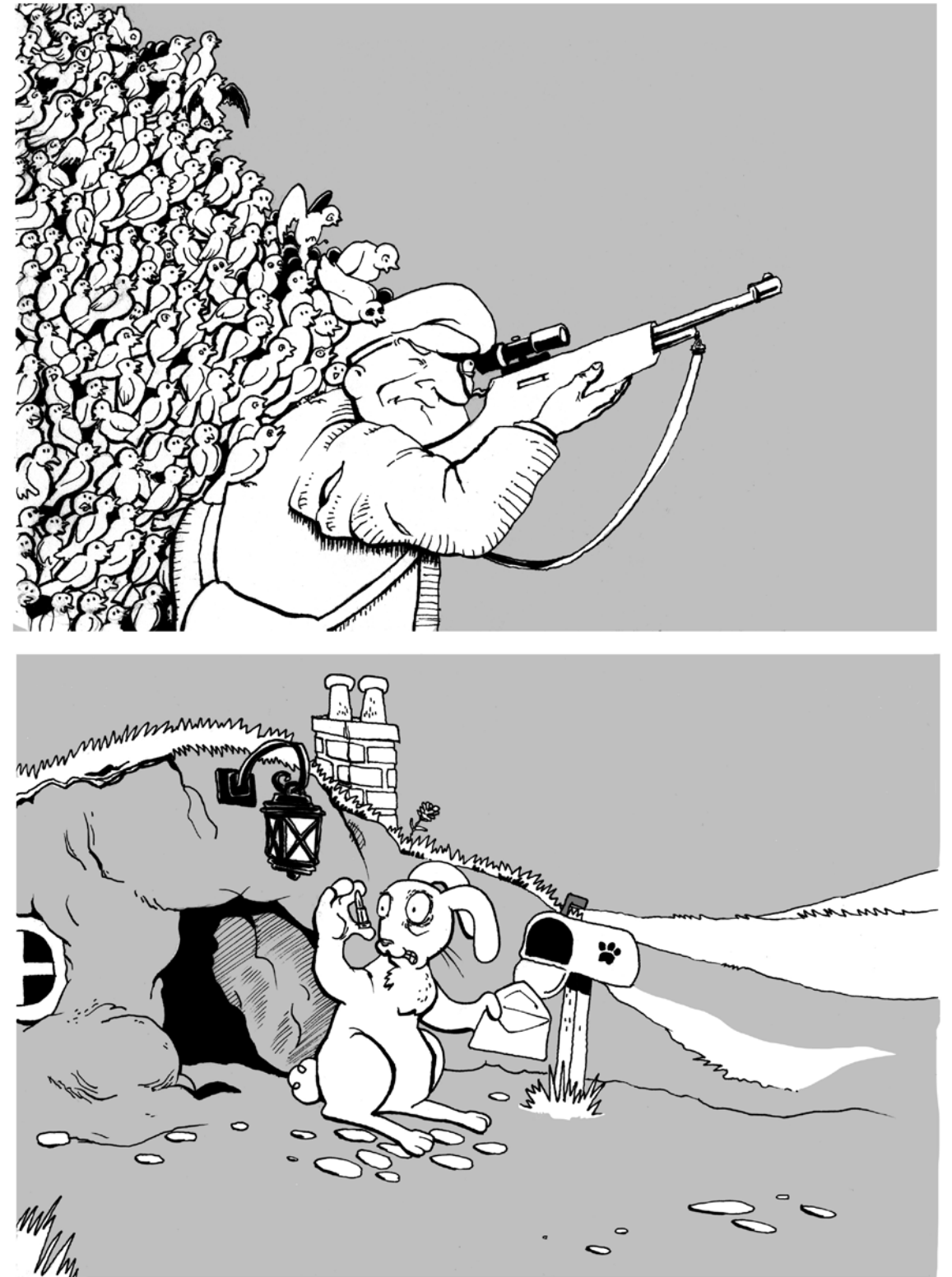


- 1 : Vous voulez acheter une BD monsieur ?
- 2 : Je n'ose pas dire non.
- 3 : Ce qu'on peut faire avec un sourire...
- 4 : Et ce 9 mm sous la table...



- 1 : Pouvez-vous faire un dessin libre pour moi, s'il vous plaît?
2 : Certainement.
4 : C'est probablement la dernière fois que l'on me fait cette demande...

Les chasseurs

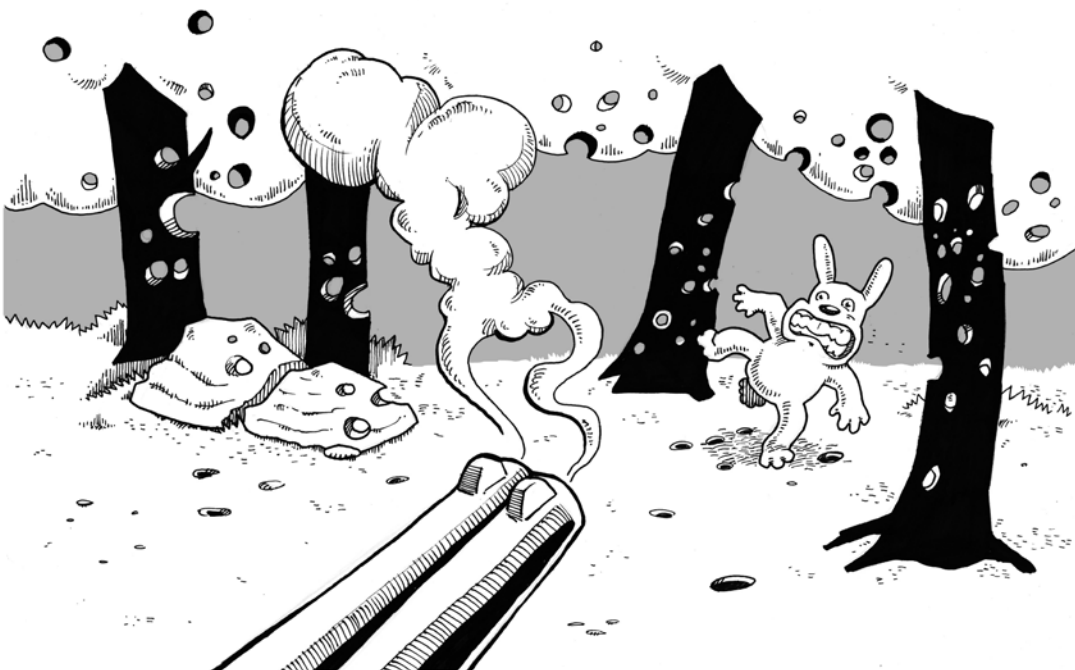
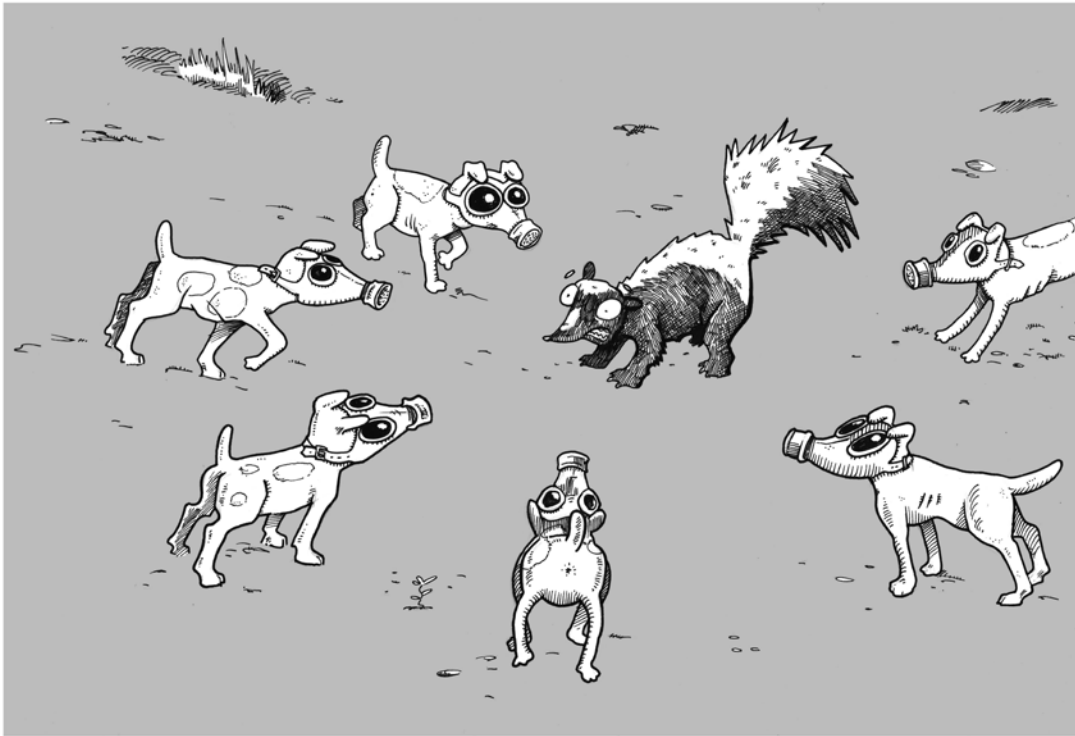




> <http://quentin-heroguer.blogspot.fr/>

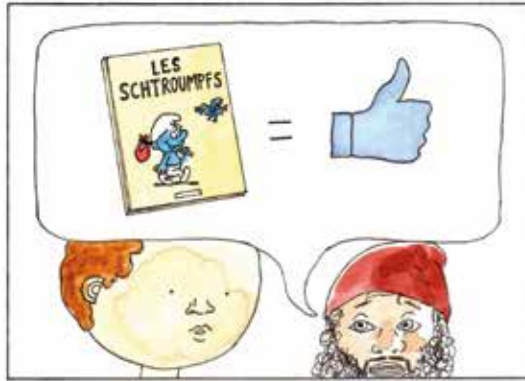
Renversement utopique

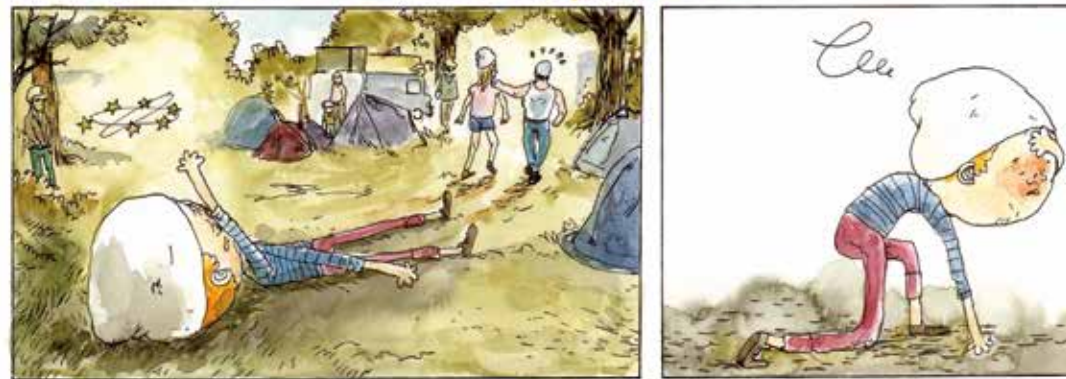
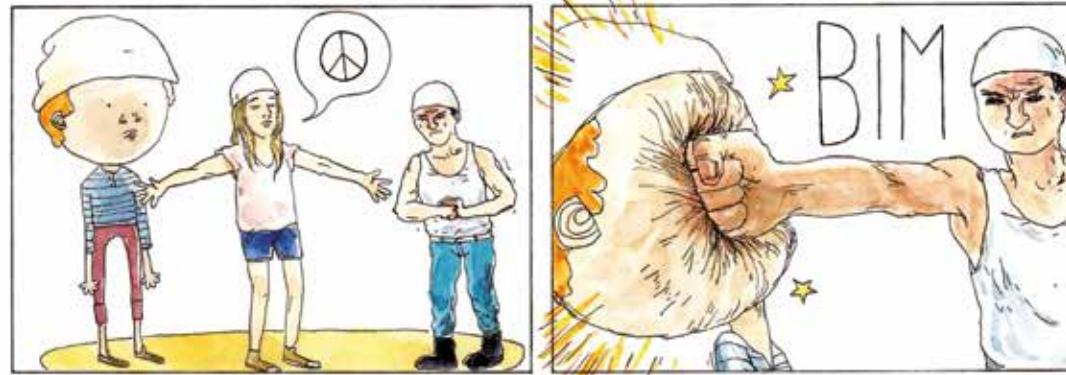
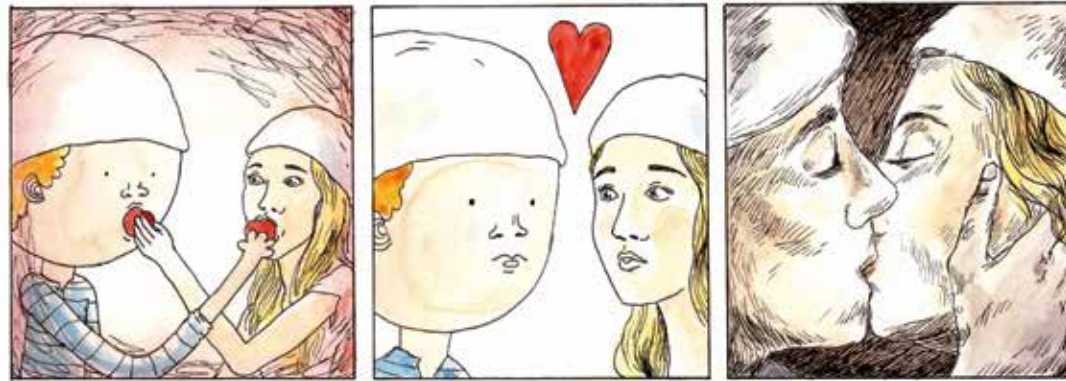
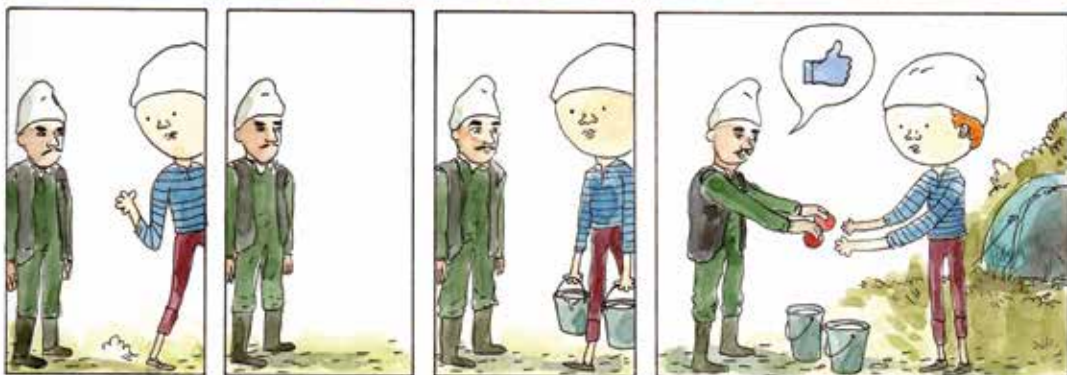
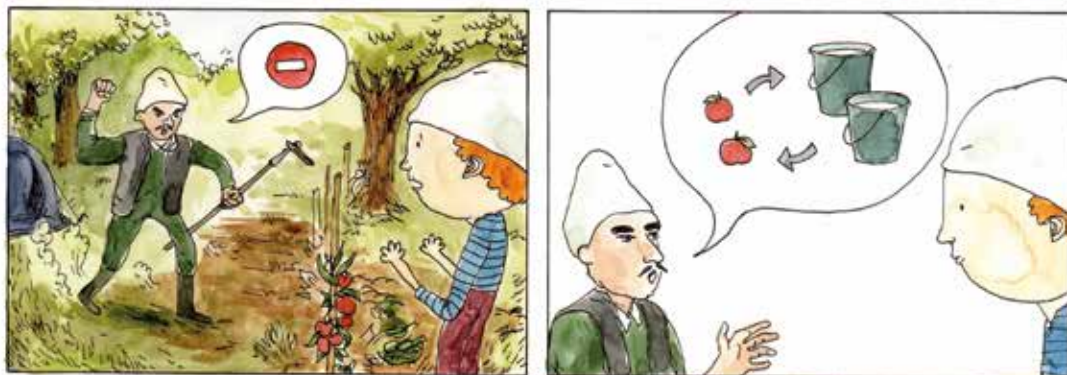
Quentin Heroguer



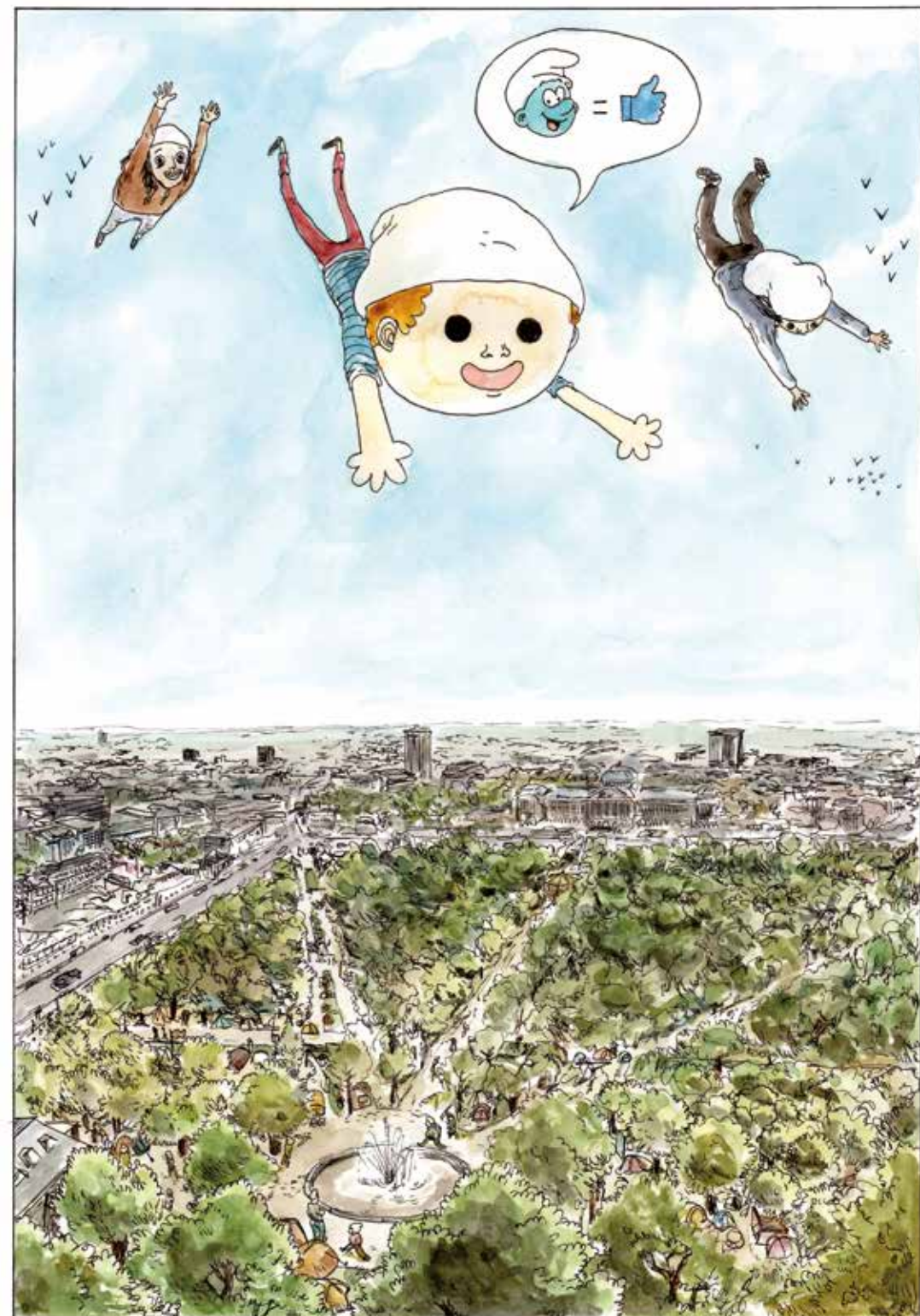
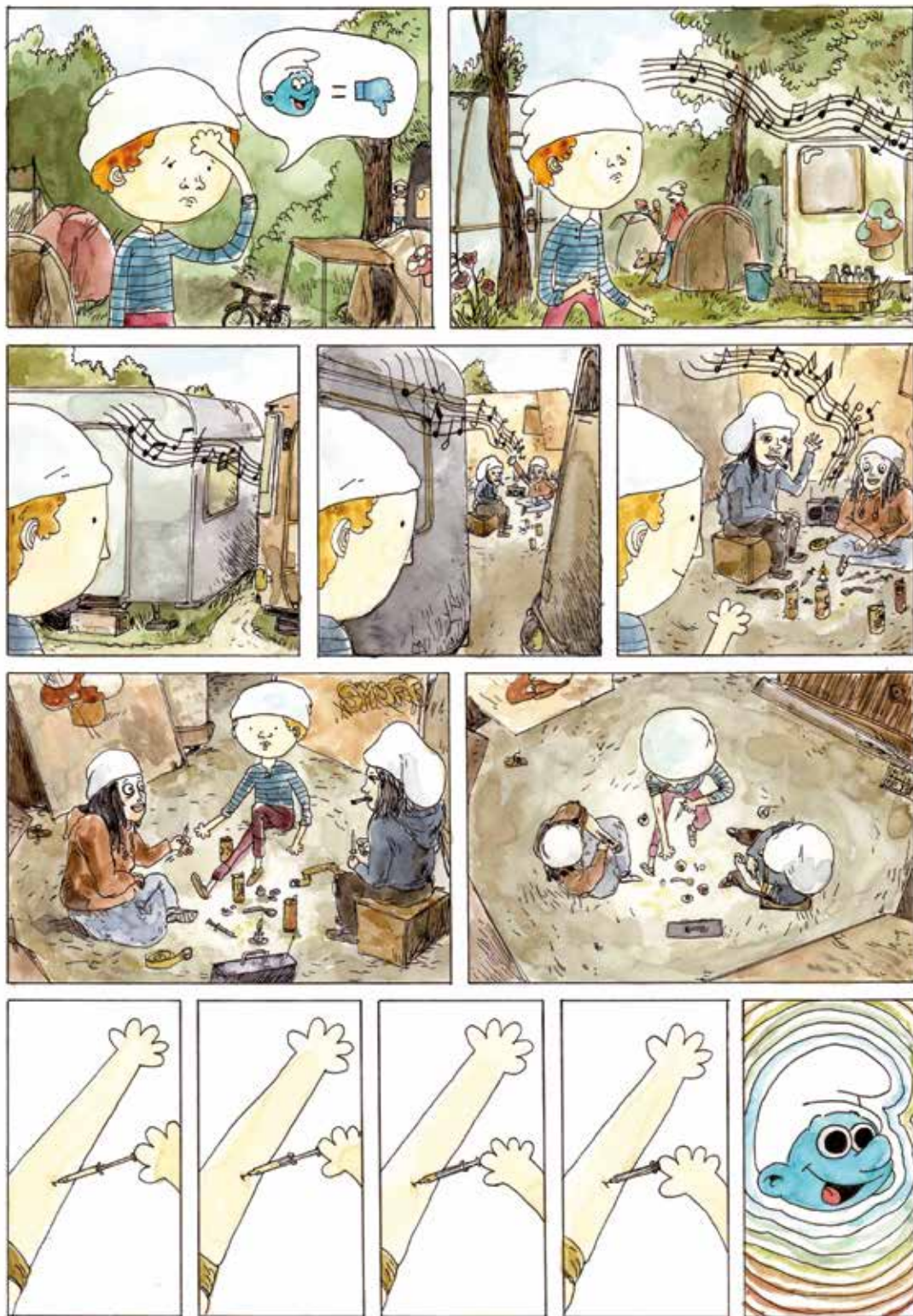
Ces planches ont été réalisées suite à un projet d'école sur le sujet de l'utopie.
Comment intégrer une société qui baigne dans le désir de vivre dans le bonheur ?
Peut-on vraiment trouver sa place dans une communauté qui s'inspire des règles de vie de la BD des Schtroumpfs ?
C'est ce que va découvrir le personnage principal, et il va se rendre compte que ce n'est pas si facile que ça !











*Mais pour continuer, durer, rester 64_page
a aussi besoin de vous !*



**SOUTENEZ
LA JEUNE CRÉATION
ABONNEZ-VOUS !**



Abonnement annuel, 4 numéros, 38 €

à virer sur le compte BE45 3630 5712 8289 de 180° éditions
(BIC BBRUBEBB) avec la mention « ABO 64 »

Pour 70 €, abonnez-vous ET ABONNEZ un(e) ami(e). N'oubliez-pas
de nous communiquer les coordonnées de ce(tte) ami(e).

Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un mail
à l'adresse: abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous
communiquer des informations exclusives, réservées à nos seuls abonnés.

**Participez au financement du projet et
gagnez de nombreux tirages spéciaux,
numérotés et signés, par les auteurs qui
nous soutiennent.**

Sommaire du #12

L'auteur : **Mezzo**



Découverte : **Julie M.**



Patrimoine : **Gabrielle Vincent**



Rejoignez-nous sur
**[https://www.sandawe.com/fr/
projets-auto-finances/64-pages](https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-pages)**
pour financer 64_page

64_page, revue de récits graphiques
Trimestriel. #11_2/2017_9,50€

Collectif de rédaction : Philippe Decloux (coordination
de la rédaction), Vincent Baudoux, Angela Verdejo, Karin
Welschen, Marianne Pierre, Olivier Grenson, Matthias
Decloux, Remedium, Daniel Fano, Erik Deneyer,
Robert Nahum (180° Éditions).

Conception graphique : Yacine Saïdi

Illustration de couverture : © Yslaire et Thomas Vermeire

Illustration de couverture arrière, de haut en bas :

© Yslaire, © Sophie Guerrive, © Tomi Ungerer

Pour toute information : 64page.revuedb@gmail.com

Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :

www.facebook.com/64page

www.64page.com

Editeur responsable : Robert Nahum. © 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles - Belgique.

www.facebook.com/180editions